

Contes et légendes de tous pays [000] – Les amoureux légendaires

Gudule

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KONTES ET LÉGENDES

Les amoureux légendaires

Gudule

 Nathan

© *Éditions Nathan (Paris, France), 2005, pour la première édition*

© *Éditions Nathan (Paris, France), 2011, pour la présente édition Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*

ISBN 978-2-09-253195-2

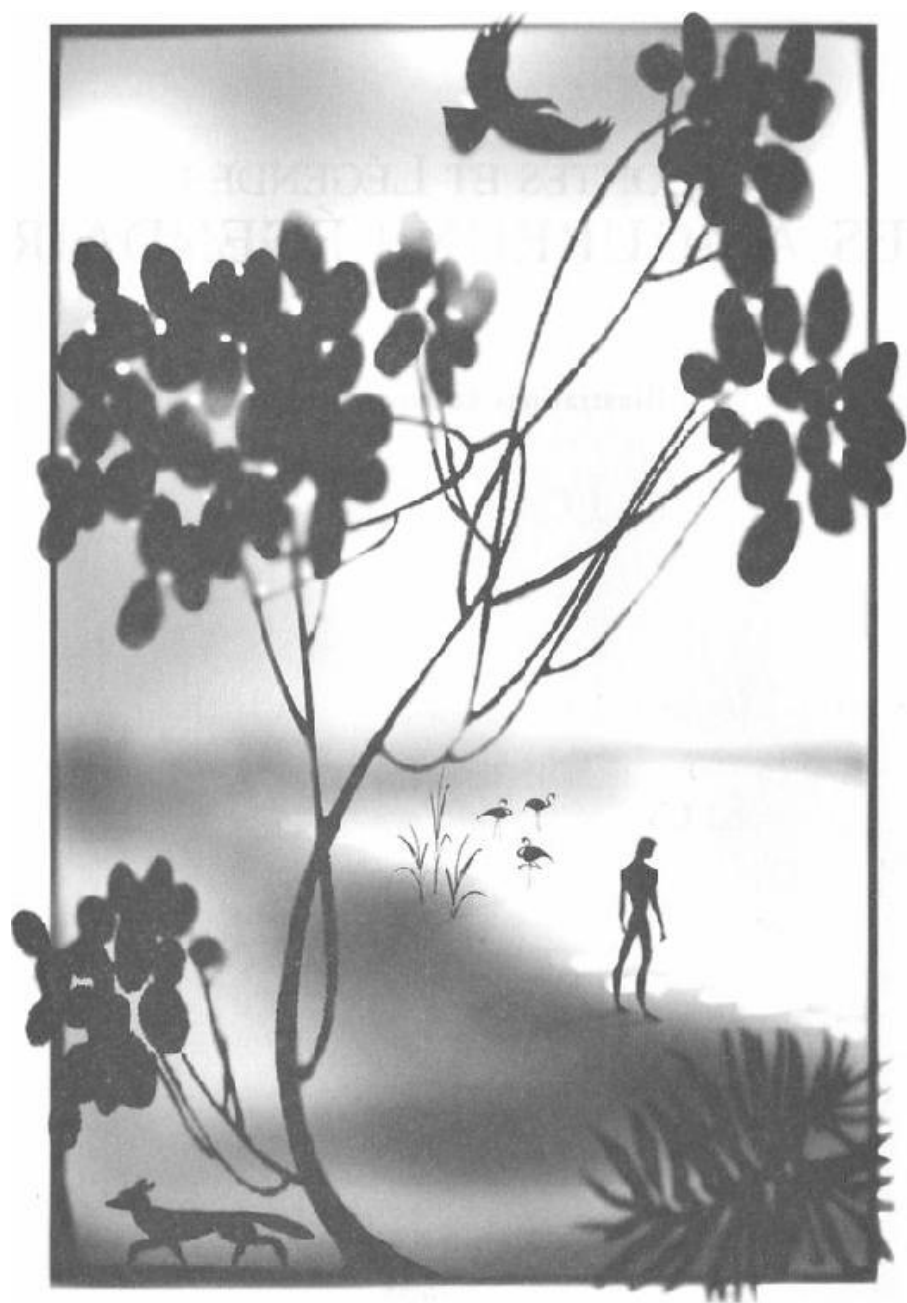
Cet ouvrage a été publié pour la première fois sous le titre « Contes et Légendes de l'Amour »

CONTES ET LÉGENDES

LES AMOUREUX LÉGENDAIRES

Illustrations de Jacques Guillet

NATHAN



I

TOI ET MOI

JADIS, LORSQUE LE MONDE n'était pas encore monde ou si peu, vivait sur cette terre un homme nommé Moi. Le Grand Ordonnateur des choses d'ici-bas l'avait placé là, un peu par hasard, au milieu des arbres et des animaux, puis s'en était allé vaquer ailleurs.

Lors, abandonné à son triste sort, Moi s'ennuyait. Au point que chaque jour lui semblait comporter non pas vingt-quatre heures, mais bien davantage. Chaque minute, pour lui, était comme un an, chaque année comme un siècle, de sorte qu'encore dans la fleur de l'âge, il se sentait déjà plus âgé qu'un vieillard.

Certes, il avait bien cherché à converser avec les bêtes, mais, celles-ci ne comprenant pas son langage, les unes s'étaient bornées à lui lécher les mains et les autres avaient fui ou tenté de le mordre. Bref, toutes ses approches s'étant soldées par des échecs, il en fut vite réduit, pour s'occuper, à compter ses doigts, ses orteils ou les cheveux de sa tête.

Ainsi s'éternisait son temps, dans la mélancolie et le désœuvrement.

Or, un beau matin, sans que rien n'eût laissé augurer d'un tel prodige, une femme passa. D'où venait-elle ? Mystère. Où allait-elle ? Nul ne le sait.

Elle passait, c'est tout.

Moi, en l'apercevant, demeura bouche bée. Mais comme elle s'éloignait sans paraître le voir, il se ressaisit et la rattrapa.

— Bonjour, dit-il. Quel est ton nom ?

— Je n'en ai point, répondit la femme.

Moi réfléchit.

— Alors, tu t'appelleras Toi.

— Ce nom me plaît, sourit la femme. Je t'en remercie. As-tu d'autres cadeaux de cette sorte à m'offrir ?

Moi se gratta la tête avec perplexité.

— Je ne possède rien, à part mon ennui.

— Alors, partageons-le !

L'ennui partagé ne le fut soudain plus, mais se mua en un sentiment

si curieux, si intrigant, si agréable que l'un et l'autre y prirent un vif plaisir. De sorte que Toi et Moi devinrent inséparables.

Ils le sont restés jusqu'à ce jour.

Voyez ce couple extasié, là-bas, dans la verdure. N'est-il pas beau, dites-moi ? N'a-t-il pas, sur les lèvres, plus de frémissements qu'un feuillage sous la brise, et dans les yeux une lueur d'éternité ?

Maintenant, tendez l'oreille, écoutez ce qu'il chuchote :

— Tu m'aimes, Toi ?

— Moi, je t'adore !

Et c'est ainsi depuis que le monde est monde !





II

RAMESH ET CHANDRA

CHANDRA, FILLE DE RANJIT SINGH, roi de Madoura, se promenait un soir dans les jardins de son palais. Ses traits étaient empreints de mélancolie et, tout en parcourant les allées bordées de roses en compagnie de sa nourrice, la vieille Oumi, elle se lamentait :

— Quel sort tragique est le mien ! Bientôt, il me faudra quitter ces lieux où je suis née...

— Quitter ces lieux, ma chère enfant ? s'étonna la nourrice. Et pourquoi donc ?

La princesse se mit à pleurer.

— L'infâme Jogendra, souverain de Ghazipour, a demandé ma main à mon père. Le mariage aura lieu à la prochaine pleine lune...

À ces mots, Oumi mêla ses larmes aux siennes, et jusqu'au petit jour leurs plaintes déchirantes montèrent vers le ciel.

— Ô Cîva, soupirait Chandra en se tordant les mains, aie pitié de moi ! Vois à quel funeste avenir je suis promise, moi qui n'ai pas seize ans ! Mon futur époux est vieux, plus laid qu'un démon et tout aussi féroce. Ne dit-on pas de lui que, pour avoir eu le sommeil troublé par le cri d'un paon, il fit trancher le cou de l'oiseleur et de ses sept enfants ? Et le bruit ne court-il pas que les fleuves sont rouges, en son royaume, tant ils sont gorgés du sang de ses victimes ? Il affame son peuple, l'opprime de mille manières ; seul son bourreau est gros et gras, car il mange à sa table, afin d'être toujours prêt à exécuter ses basses œuvres. Ô Cîva, toi dont la bonté illumine la terre, ne laisse pas ce tyran flétrir ma jeunesse...

Ainsi parlait la malheureuse princesse tandis que peu à peu pâlissaient les étoiles.

— Moi qui n'ai qu'un désir, un seul, aimer de toute mon âme, l'on me jette en pâture à un barbon sanguinaire ! disait-elle encore. Pourquoi me condamner à servir, ma vie durant, cet être abject, quand tant de jeunes gens dignes d'amour peuplent le monde ? Ah, pauvre de moi, mourrai-je donc sans avoir jamais senti battre mon cœur ?

Et, à cette pensée, ses pleurs redoublaient, jaillissant de ses yeux tels

les torrents à la saison des pluies.

Or, il advint que Cîva l'entendit. À l'instant même, sous l'impulsion divine, un adolescent nommé Ramesh escaladait le mur du jardin. Traqué pour quelque menu larcin – car il vivait de rapines –, il tentait, par ce biais, d'échapper à ses poursuivants.

Il était de belle taille, de gracieux visage et avait l'œil plus tendre qu'une biche. À peine la princesse l'eut-elle aperçu qu'elle s'éprit de lui.

— Dissimule-toi dans ce buisson de jasmin, lui souffla-t-elle. Oumi se chargera d'écarter tes ennemis.

Puis, afin que nul ne vînt le déloger de sa cachette, elle l'y rejoignit et, par précaution, le couvrit de ses voiles.

Tandis que la nourrice envoyait les traqueurs sur une fausse piste, la princesse et le vagabond firent plus ample connaissance. Ce qu'ils se chuchotèrent, serrés l'un contre l'autre dans l'ombre parfumée, nul ne le sut jamais. Mais le fait est qu'au terme de cette conversation, ils se jurèrent une fidélité éternelle.

C'était compter sans Ranjit Singh.

Lorsque sa fille l'informa qu'elle n'aurait d'autre époux que celui qu'elle s'était choisi, il entra dans une violente colère.

— Que l'on m'amène ce suborneur sur l'heure ! tonna-t-il.

Cent hommes s'y employèrent, de sorte que le fugueur fut bientôt devant lui, pieds et poings liés.

— Ainsi, c'est toi le malandrin qui as osé séduire ma fille ? siffla le roi, sans même lui accorder un regard. Pour prix de ton audace, tu seras décapité !

Chandra eut beau pleurer, supplier, menacer et gémir, rien ne put infléchir la décision paternelle. Alors, en désespoir de cause, elle s'écria :

— Épargnez l'écu de mon cœur, cher père, et je me soumettrai à votre volonté.

— Vous épouserez Jogendra et serez sienne pour toujours ?

— Oui, je le jure.

Ce serment sauva Ramesh. Sa peine fut commuée en prison à vie. Or, par un raffinement de cruauté dont les rois ont le secret, sa geôle surplombait le lieu des festivités. De sorte qu'il assista, sans en perdre une miette, aux préparatifs de la noce, ce qui lui fut une torture plus grande que toutes celles dont usait d'ordinaire le bourreau, pourtant habile dans l'art de supplicier autrui.

Puis vint l'instant tragique de l'échange des anneaux.

Tandis que, pour l'amour d'un autre, la petite princesse liait sa destinée à celle d'un être haï, sa pâleur frappa l'assistance. Elle semblait près de défaillir et vacillait sur ses jambes au point qu'il fallut, à plusieurs reprises, la soutenir.

Cette attitude, pour ce qu'elle exprimait d'affres et de souffrances, bouleversa la foule, massée aux abords du palais. Des protestations s'élevèrent en son sein, qui furent aussitôt réprimées par la garde. L'on arrêta les fauteurs de troubles, ainsi que toute personne ayant exprimé quelque compassion. Une femme, pour avoir sangloté un peu trop fort, fut même battue à mort. Si bien que ce jour de fête, en dépit de ses fastes, devint un jour de deuil.

Après la cérémonie, des servantes emmenèrent la jeune épousée dans la chambre nuptiale afin qu'elle y reçût l'hommage de son mari. Pour Ramesh, ce fut le coup de grâce. Tombant à genoux, il pria Cîva en ces termes :

— Ô toi, dieu de miséricorde et de justice, tranche le fil de mon existence car je ne puis survivre à tant de douleur. Mais auparavant, permets qu'une dernière fois j'embrasse ma douce Chandra, avant que ne la souille l'étreinte conjugale.

Ému par sa détresse, Cîva le changea en oiseau. Avec un « piwiit » de reconnaissance, Ramesh, passant à travers les barreaux de sa cellule, vola à tire-d'aile vers la chambre où sa bien-aimée se préparait au sacrifice et s'y engouffra par la fenêtre.

La princesse, vêtue de voiles arachnéens, était prostrée sur le lit. Lorsque l'oiseau vint se percher sur son épaule, elle le chassa.

— Va-t'en, lui dit-elle. Ton chant, aujourd'hui, me serait odieux. Je voudrais que la terre entière ne fût qu'un cri d'horreur.

Ramesh, déçu, adressa à Cîva une nouvelle supplique qui lui valut, derechef, d'être transformé en rose pourpre. L'une des servantes, charmée par sa beauté, voulut l'offrir à sa maîtresse, mais celle-ci la repoussa.

— Éloigne cette fleur de mes yeux, gémit-elle. Toute chose aimable et parfumée me fait insulte, car mon cœur est aussi aride que le désert.

À nouveau, Ramesh implora Cîva. Or, dans le même temps, Oumi servait une coupe à la princesse, afin que l'ivresse apaisât ses tourments.

Tout aussitôt, le jeune homme prit l'apparence du vin.

L'on devine sans peine son émoi lorsque Chandra l'approcha de ses lèvres ! Hélas, avant que ne s'échange cet ultime baiser, elle se ravisa.

— Remporte cela, Oumi, je n'en veux point. Je resterai désormais sans boire ni manger, afin que la mort vienne et me délivre.

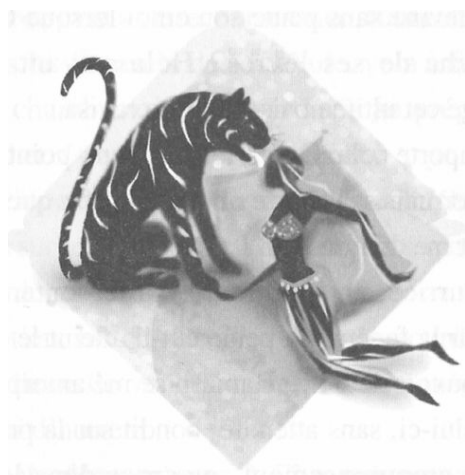
La nourrice, en soupirant, jeta le contenu de la coupe par la fenêtre. À peine eût-il atteint le sol que, par le pouvoir de Cîva, Ramesh se métamorphosa en tigre. Celui-ci, sans attendre, bondit sur la princesse, plantant amoureusement ses crocs dans la gorge blanche.

Lorsque Jogendra, alerté par les hurlements des servantes, accourut, l'arme au poing, son épouse avait rendu l'âme. Elle reposait sur sa

couche sanglante, transfigurée par le bonheur. Un tigre, penché sur elle, léchait tendrement ses plaies.

Le fauve ne fit rien pour échapper à la vengeance du veuf. Au contraire : il tendit son flanc à la lame. Et lorsque celle-ci le transperça, il loua Cîva de l'unir enfin, dans la mort, à la femme qu'il aimait.

Ainsi leur lune de sang fut-elle une lune de miel.





III

ÉROS ET PSYCHÉ

EN CE TEMPS-LÀ, les dieux se mêlaient aux hommes, et les rumeurs de leurs passions tumultueuses troublaient souvent l'azur méditerranéen, d'Athènes-la-blanche jusqu'aux rives crétoises. Alors, dans les palais et les chaumières, tremblaient les mortels, car, non contents de s'unir à eux – avec ou sans leur consentement –, les hôtes de l'Olympe en faisaient les otages de leurs caprices, de leurs rivalités et de leurs jalousies. Combien d'innocents payèrent de leur vie le fait de plaire à l'un de ces potentats divins ! Et combien y perdirent, non seulement la liberté, mais jusqu'à la simple apparence humaine !

Or, c'est de jalousie qu'il est question dans l'histoire qui va suivre. Mais chut ! n'anticipons pas.

Le roi Thaos avait trois filles, réputées pour leur charme. La plus jeune, surtout, prénommée Psyché, surpassait ses aînées par la délicatesse du teint, la douceur du regard et la grâce de la démarche. L'on ne pouvait la voir sans la désirer, si bien que les prétendants affluaient à la cour. Mais elle n'en avait cure et préférait, aux sombres plaisirs de l'amour, les naïves distractions de l'enfance. Aussi, tournant le dos aux déclarations enflammées, occupait-elle son temps à jouer avec ses sœurs, à filer la laine et à courir pieds nus dans l'écume de la mer.

Cette indifférence ne décourageait pas les galants, au contraire : plus elle les fuyait, plus ils l'encensaient. D'aucuns poussèrent l'audace jusqu'à la comparer à Aphrodite qui, l'apprenant, en prit ombrage. Quoi, une simple mortelle avait l'outrecuidance d'égaler sa beauté ? Un tel affront – que dis-je ? un pareil sacrilège ! – ne pouvait rester impuni.

Résolue à se venger de sa rivale, la déesse appela son fils Éros à la rescousse. Celui-ci, éphèbe au front pur et aux yeux de braise, avait le pouvoir de faire naître l'amour à sa fantaisie. Il lui suffisait de décocher ses flèches dans le cœur de deux êtres, même dissemblables, pour que ceux-ci s'éprennent aveuglément l'un de l'autre. Ses facéties, dans ce domaine, étaient proverbiales. N'avait-il pas moult fois, en

dépôt des lois naturelles, uni la biche au lion, le maître à l'esclave, le prince à la bergère ?

— J'exige, lui dit-elle, que cette péronnelle choisisse pour époux un homme misérable, contrefait et plus laid qu'un bouc.

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, mère, répondit Éros.

Et il s'en fut, par les chemins terrestres, jusqu'au royaume de Thaos.

Lorsqu'il y parvint, Psyché était au bain. Assise sur le sable, elle lavait ses longs cheveux à la frange des vagues. Un sourire mutin éclairait son visage, et le vent, plaquant sur son corps sa tunique mouillée, laissait deviner la perfection de ses formes.

Éros en fut littéralement ébloui. Et lui qui, d'ordinaire, suscitait la passion mais ne l'éprouvait point, sentit, pour la première fois, son âme s'embraser. La violence de son désir fut telle que, faisant fi des ordres maternels, il retourna contre lui-même sa propre flèche avant d'en transpercer le flanc de la jeune fille.

Or, cette flèche était si acérée que, sous son aiguillon, Psyché s'évanouit. Le dieu mit à profit sa perte de conscience pour l'emporter en une demeure connue de lui seul, sur une île de la mer Égée.

Quand Psyché s'éveilla, la nuit était tombée. Elle reposait dans une chambre obscure, auprès de quelqu'un dont elle sentait la présence, mais ne pouvait apercevoir les traits.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle, fort effrayée.

— Dans un lieu de délices dont vous êtes la reine, lui répondit une voix mélodieuse.

Au son de cette voix, la jeune fille fut prise d'un trouble étrange. Son cœur, dans sa poitrine, sembla s'éveiller comme s'éveillent les fleurs sous la caresse du soleil. Elle tendit les mains, cherchant à tâtons l'artisan de ses émois. Et, à son contact, sa chair s'embrasa.

— Qui êtes-vous donc, ô vous qui égarez mes sens ? murmura-t-elle, éperdue et tremblante.

— Votre époux, lui fut-il répondu.

— Alors, allumez la lampe, que je puisse admirer celui auquel j'appartiens.

— Gardez-vous-en bien ! se récria Éros. Il faut que mon identité vous reste cachée, ou le malheur fondra sur nous.

Et de lui expliquer que, pour une mystérieuse raison, en l'aimant il bravait les interdits sacrés. Si leur liaison venait à l'oreille des dieux, il encourrait leurs foudres et leur courroux.

Psyché eut beau promettre le secret absolu, Éros demeura intraitable : elle ne connaîtrait jamais son nom ni son visage, car il se méfiait de la langue des femmes, trop prompte à divulguer ce qui ne doit pas l'être.

— Votre ignorance sera le garant de notre bonheur, conclut-il.

La princesse n'eut d'autre choix que de se soumettre, ce qu'elle fit

sans trop d'efforts, les baisers de son époux compensant largement ce léger désagrément.

Ainsi passèrent les mois, dans la félicité.

À l'image de la Nature, l'alternance d'ombre et de lumière rythmait la vie de Psyché. Car si chaque nuit lui ramenait Éros – et avec lui, la fête charnelle –, il disparaissait aux prémices de l'aurore, la laissant dans les mains du jour. Elle jouissait alors de tous les biens terrestres. Les nymphes, chargées de la servir, étaient à l'affût de ses moindres vœux. Souhaitait-elle galoper dans les bois ? Aussitôt, une pouliche s'inclinait devant elle, afin qu'elle l'enfourchât. Désirait-elle se parer ? Robes et bijoux débordaient de ses coffres. Avait-elle faim ou soif ? Ses tables se couvraient de mets rares et délectables. Bref, il n'était envie qui, à peine émise, ne fût exaucée au centuple... hormis une seule : découvrir le visage de l'Aimé, maître de ses pensées et source de ses joies.

Or, ce visage, plus le temps passait, plus elle brûlait de le découvrir.

À la longue, ce désir devint si pressant qu'il finit par l'obséder. Délaisant les plaisirs dont était tissée sa vie, Psyché sombra dans la mélancolie. Elle restait, des heures durant, à se morfondre sur un rocher, face à la mer, ne le quittant que pour rejoindre son époux dans l'obscurité de leur chambre.

Entre ses bras, elle oubliait tout... pour retrouver ses préoccupations intactes au sortir de l'étreinte.

« Et s'il était affreux ? se disait-elle dans le noir. Si ces visites nocturnes avaient pour but, non de préserver son anonymat ainsi qu'il le prétend, mais de m'épargner le spectacle de sa disgrâce ? Malgré l'amour que je lui porte, supporterais-je qu'il soit défiguré, contrefait, couvert de cicatrices, de chancres ou de bubons ? »

Lors, elle traçait, en imagination, de si atroces portraits qu'elle frissonnait dans la pénombre.

Cette situation ne pouvait durer. Un matin, la jeune femme prit une grande décision : elle allait cacher une lampe sous le lit et, dès que son époux serait endormi, l'allumerait. Oh, brièvement, afin que l'éclat de la flamme ne l'éveillât point. Juste le temps de confirmer ou d'infirmier ses craintes, et qu'enfin, elle soit fixée...

Ainsi fit-elle. Pour son malheur.

Car l'éphèbe que lui révéla la lueur tremblotante dépassait, en magnificence, ses rêves les plus fous.

« Seul le dieu de l'amour possède une peau si nacrée, des cheveux si fins, un profil si pur ! » se dit-elle. Et, d'émotion, sa main frémit.

Ce frémissement eut une conséquence tragique. Il fit osciller la lampe, de laquelle s'échappa une goutte d'huile brûlante. Cette goutte tomba sur l'épaule du dormeur et le réveilla. L'on devine sa stupeur lorsqu'il aperçut, penchée sur lui et plus pâle qu'une statue d'albâtre,

celle qu'il aimait, parjure à son serment !

— Hélas, s'écria-t-il, que n'avez-vous jugulé votre curiosité, femme sans cervelle ! Vous m'avez à jamais perdu !

Et, dans l'instant, il disparut, tandis qu'un tourbillon emportait Psyché loin de l'île merveilleuse, pour la déposer devant le palais de son père.

L'histoire eût pu s'arrêter là, la fille de Thaos n'étant ni la première ni la dernière à être rejetée par un dieu après lui avoir appartenu. D'autres, ayant connu semblable mésaventure, avaient repris le cours de leur existence, considérant ce fait comme un simple intermède, flatteur, certes, mais sans conséquence. Ce ne fut pas le cas. Loin d'Éros, Psyché s'étiolait. Son amour dévorant, à présent sans objet, la poussa donc à se vouloir détruire. Folle de désespoir, elle se précipita à la mer, dans l'intention de se noyer. Mais les flots la ramenèrent doucement sur le rivage. Elle sauta alors de la plus haute tour, afin de fracasser son corps sur les rochers. Mais le vent l'enveloppa et amortit sa chute.

Lors, voyant que même la mort ne voulait point d'elle, elle se mit à hurler. Ses cris roulèrent jusqu'aux montagnes voisines où l'écho les répéta à l'infini et parvinrent, amplifiés, au séjour des dieux.

— Quel est donc ce fracas d'ouragan ? s'étonna Zeus. Je n'ai, à ce qu'il me semble, point ordonné qu'il tonne !

Et d'envoyer sur terre celle de ses semblables qu'il avait sous la main – c'est-à-dire Aphrodite – afin qu'elle s'informât de l'origine du bruit.

La déesse obéit et, portée par la brise, gagna à son tour le palais de Thaos.

Psyché s'y répandait en pleurs et en sanglots.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda Aphrodite en s'approchant d'elle.

Aveuglée par les larmes, la jeune fille ne la reconnut point.

— Ah, madame, gémit-elle, plaignez mon triste sort. J'étais aimée d'un dieu, le plus doux, le plus beau qui soit. Et cet amour, dont il exigeait qu'il restât secret, je l'ai détruit par ma sottise.

En entendant cela, Aphrodite eut un doute.

— Ce dieu ne se nommait-il pas Éros ? s'enquit-elle.

— Si fait, madame, répondit Psyché avec candeur. Comment l'avez-vous deviné ?

Elle ne put en dire plus, car la déesse, avec un feulement de rage, l'avait saisie aux cheveux, les lui arrachant par poignées. Avant d'avoir compris ce qui se passait, la malheureuse princesse eut la robe déchirée, le visage labouré de coups d'ongles, et ne dut son salut qu'à l'intervention d'Éros lui-même. Ce dernier, en effet, sensible à son repentir, avait résolu de lui pardonner et s'était mis en route pour l'aller retrouver. Apercevant, de loin, les deux femmes face à face, il

avait pressenti le drame et hâté le pas. Ainsi était-il arrivé à point pour arrêter le bras vengeur.

Ayant arraché son épouse aux griffes maternelles, le dieu l'emporta en haut du mont Olympe. Là, se prosternant aux pieds de Zeus, il l'adjura de bénir cet amour qui avait résisté même à la trahison. Ému par la constance du jeune couple, le maître de l'Univers ratifia la touchante union et, en cadeau de mariage, fit don à Psyché de l'immortalité afin que son bonheur fût éternel.





IV

ROMÉO ET JULIETTE

LES CAPULET DÉTESTAIENT LES MONTAIGU. Les Montaigu haïssaient les Capulet. C'était un fait connu dans tout Vérone, bien que leur inimitié remontât si loin dans le temps que nul – y compris les intéressés eux-mêmes – n'eût pu dire pourquoi ni comment elle était née.

Lorsqu'un membre de l'un des deux clans croisait, par hasard, un membre du clan adverse, insultes et provocations fusaient de toute part. Et, la fougue de la jeunesse aidant – car, si l'animosité des patriarches les poussait à s'éviter, leurs descendants, en revanche, recherchaient l'affrontement –, ces rencontres se soldaient souvent par des morts. Si bien que, de duels en traquenards, l'héréditaire querelle s'envenimait de jour en jour, mettant la ville à feu et à sang.

Le prince régnant, las de cet état de choses, finit par décréter que tout acte de violence commis en public encourrait la peine capitale. Il espérait, de la sorte, calmer les belligérants à défaut de les réconcilier, car la crainte, dit-on, est le commencement de la sagesse. Hélas, il n'en fut rien ; les escarmouches continuèrent comme par le passé.

C'est dans ce climat tendu que, telle une fleur poussant sur un charnier, naquit l'amour de Roméo et Juliette.

Il était Montaigu, elle, Capulet. Rien, logiquement, ne les destinait à se fréquenter – ni, a fortiori, à s'éprendre l'un de l'autre. Mais la Destinée se rit des préjugés humains...

Ayant appris que les Capulet organisaient une réception, Roméo, escorté de ses deux cousins, Mercutio et Benvenuto, décida de s'y rendre. Tous trois étaient masqués, escomptant, incognito, jouer quelque tour pendable à leurs ennemis ou, à défaut, semer le désordre parmi les convives. Mêlés à la foule, ils cherchaient un mauvais coup à perpétrer lorsque Roméo avisa, sur la piste de danse, une jeune fille si belle qu'il en fut bouleversé.

— Quelle est donc cette personne ? demanda-t-il à un valet.

— La fille du seigneur Capulet, lui fut-il répondu. Elle fête aujourd'hui ses quinze ans, et c'est en son honneur qu'ont lieu ces réjouissances.

Si Roméo avait possédé une once de bon sens, il eût tué dans l'œuf la funeste passion qui s'éveillait en lui. Mais c'était un jeune homme sensible, enclin au rêve et à la poésie, toutes choses altérant le discernement. Abandonnant ses compagnons, il se glissa donc parmi les invités, afin de s'approcher de l'objet de son désir.

De près, Juliette lui plut encore davantage.

Il l'admirait, bouche bée, lorsqu'elle le remarqua. Leurs regards se croisèrent, et aussitôt, entre eux, jaillit cette étincelle que l'on nomme « coup de foudre », tant en raison de sa force que de sa soudaineté. Et, sans avoir échangé un seul mot, ces deux enfants que tout séparait se surent destinés l'un à l'autre.

L'instant d'après, d'un accord tacite, ils fuyaient la lumière et le bruit pour se réfugier dans les jardins où la lune, complice, eut la primeur de leurs émois.

Cette nuit-là fut celle des serments échangés. Mains dans les mains, lèvres contre lèvres, Roméo et Juliette se promirent de s'aimer à jamais, en dépit des rivalités de leurs familles. Un baiser scella ce pacte intransgressible, et le chant du rossignol, dans les arbres voisins, couvrit jusqu'à l'aube leurs soupirs de joie.

Se séparer après ces heures exquises leur fut, l'on s'en doute, un déchirement. Mais les parents de Juliette la cherchaient à grands cris, les cousins de Roméo également, et mieux valait ne pas éveiller leurs soupçons.

— Retrouvons-nous à neuf heures, à l'église, décidèrent-ils. (Ce lieu était le seul, en ces temps reculés, où une jeune fille pouvait se rendre sans surveillance.)

Et, tremblants de passion, ils partirent chacun de son côté.

Or, si Juliette gagna sa chambre pour prendre un peu de repos, Roméo, lui, courut chez son confesseur. À cette heure matinale, ce dernier, un chapelain nommé frère Enzo, cueillait des plantes médicinales dont il faisait d'excellents remèdes – car, non content de prêcher la bonne parole à ses semblables, il s'employait aussi à soulager leurs maux, convaincu que la paix de l'âme passe par celle du corps.

Le jeune homme lui confia tout de go son aventure.

— Si vous aimez cette femme avec une telle ardeur, vous devez l'épouser, assura le saint homme. Car, tant qu'à être unis, mieux vaut que ce soit avec l'accord de Dieu que sous l'impulsion du diable !

— C'est précisément ce que j'attends de vous, répondit Roméo. Pouvez-vous nous marier en secret ? Juliette doit me rejoindre tantôt, à l'église ; nous voudrions en repartir mari et femme.

Préférant le mensonge au péché de la chair, frère Enzo accepta. L'on imagine sans peine le bonheur des tourtereaux, échangeant le « oui » sacré sous son regard bienveillant ! Ainsi donc, quelques heures

seulement après leur rencontre, Juliette, à l'insu de tous, devint une Montaigu, et Roméo fit sienne l'ennemie ancestrale.

Restait à l'annoncer à la face du monde, ce qui promettait de s'avérer périlleux. Mais si l'amour, ainsi que le prétend l'adage, rend aveugle et sourd, il stimule également le courage.

— J'irai, ce soir même, parler à ton père, dit Roméo à son épouse. Devant le fait accompli, il ne pourra que s'incliner, car nul humain, fût-il le plus puissant des rois, n'a pouvoir de défaire ce que Dieu a lié.

Hélas, la Destinée lui joua un nouveau tour. Comme il se rendait chez les Capulet, un attroupement attira son attention. Saisi d'un sombre pressentiment, il fendit la cohue, et le spectacle qu'il vit le fit frémir d'effroi : stimulés par leurs amis respectifs, le fougueux Mercutio et Tybald, frère de Juliette, se battaient en duel.

En vain Roméo tenta-t-il de s'interposer, exhortant les adversaires à rengainer leurs armes avant l'issue fatale. Ceux-ci, tout à leur joute, ne l'entendirent même pas. Si bien qu'un coup mortel, porté par Tybald, frappa bientôt Mercutio en plein cœur.

Lorsque Roméo vit tomber son cousin, son sang ne fit qu'un tour. Arrachant l'épée aux doigts crispés du moribond, il s'élança vers le vainqueur et le pourfendit de haut en bas. Puis, réalisant l'ampleur du désastre, il s'effondra en pleurs, tandis que le prince, mandé d'urgence, accourait, suivi de sa garde.

L'altercation, par chance, avait eu de nombreux témoins. Leur récit minimisa la responsabilité du jeune homme dont le geste, affirma la foule, avait été dicté par une indignation bien légitime, après qu'il eût tenté de séparer les combattants. Cela sauva sa tête, le prince commuant l'exécution en bannissement.

— Quittez Vérone aujourd'hui même pour Mantoue, ordonna-t-il. Et n'y revenez jamais, sous peine de mort !

— Puis-je au moins dire adieu à ma famille ? implora le coupable.

— Je vous y autorise. Mais si, demain matin, vous êtes encore ici, soyez certain que l'on vous abattra sans sommation.

Ayant fait son bagage et embrassé ses parents éplorés, Roméo s'en fut retrouver frère Enzo.

— Un mariage, lui dit-il, est nul et non avenue s'il n'est pas consommé. Vous qui avez béni notre alliance, pouvez-vous faire en sorte que je passe ma nuit de noces auprès de mon épouse ?

— Je vais m'y employer, promit le chapelain.

Et, toutes affaires cessantes, il se rendit chez les Capulet.

Il y trouva Juliette en proie à un grand désarroi. Elle avait appris la disgrâce frappant son époux, et désespérait de jamais le revoir. Par ailleurs la perte d'un frère très cher l'affligeait à l'extrême, et qu'il eût péri de la main bien-aimée, plus encore.

Frère Enzo fit de son mieux pour la réconforter.

— Roméo, lui dit-il, n'a été dans cette affaire que le jouet de la Fatalité. Victime tout autant que vous du malheur qui vous frappe, il vous implore à genoux de lui accorder votre pardon avant que l'exil ne vous ravisse l'un à l'autre pour de longues années.

Touchée par ce discours, Juliette en admit le bien-fondé et s'empressa d'exposer au chapelain le plan que, malgré son chagrin, elle avait élaboré.

— À minuit, lorsque tous dormiront, j'accrocherai une corde au balcon de ma chambre afin que mon époux monte m'y rejoindre. Puis, avant que la nuit s'achève, il repartira par le même chemin.

Ainsi fit-elle, de sorte qu'en dépit de l'acharnement du sort, le couple connut quand même quelques heures de bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, Roméo qui somnolait s'éveilla en sursaut.

— Je dois partir, dit-il. Écoute : le chant de l'alouette annonce le lever du jour.

Mais Juliette, à qui le temps avait paru trop court, n'en crut mot.

— Tu te trompes, répondit-elle en lui nouant ses bras autour du cou. Ce n'est pas le chant de l'alouette que tu entends, mais celui du rossignol, célébrant le culte de la lune.

Comment secouer de si douces chaînes ? Le jeune homme, oubliant la menace qui pesait sur sa tête, répondit aux transports de son épouse en la couvrant de baisers.

Les trilles de l'oiseau, à nouveau, s'élevèrent, interrompant l'étreinte.

— Cette fois, c'est l'alouette ! s'écria Roméo.

— Non, le rossignol ! s'entêtait Juliette en tendant ses lèvres.

Au même instant, un galop de cheval résonna dans le lointain.

— Ciel, la garde ! s'écria la jeune femme. Mais alors... il fait jour ?

Et de constater qu'en effet, l'horizon blanchissait à l'est. Le galop, quant à lui, se rapprochait d'inquiétante façon.

— Misérable que je suis ! gémit alors Juliette en se tordant les mains. Je t'ai retenu, au risque de ta vie. Fasse le ciel que ce retard ne te soit point préjudiciable ! Sauve-toi, amour ! Pour ma part, je vais tenter d'empêcher qu'on te poursuive.

Et, tandis que son époux fuyait comme un voleur, elle se porta au-devant du cavalier.

Or, contrairement à ce qu'elle avait cru, il ne s'agissait pas d'un garde, mais d'un nobliau partant à la chasse. En la voyant, toute blanche dans sa chemise de nuit, il sentit son cœur s'émouvoir.

— Qu'est-ce qui vous a tirée du lit de si bonne heure, ma mie ? s'enquit-il galamment.

— L'amour, répondit-elle.

Se méprenant sur ses paroles, le nobliau courut demander sa main à

son père, qui la lui accorda sur l'heure. Juliette eut beau pleurer, tempêter, affirmer qu'elle n'avait aucun goût pour le mariage et se destinait au couvent, rien n'y fit.

Devant l'obstination paternelle, la jeune femme fut tentée d'avouer la vérité. Mais deux raisons la retinrent, dont chacune eût suffi à la faire renier. La première était qu'elle se fût, sans autorisation, mariée, et la seconde, à un Montaignu – qui, de plus, n'était autre que l'assassin de son frère. Un père digne de ce nom pouvait-il décemment accepter un tel gendre ?

« Non, raisonna Juliette en son for intérieur. Il payerait plutôt des sbires afin qu'ils aillent à Mantoue et le tuent. »

Elle se tut donc mais, ne voulant pas se rendre coupable de bigamie, s'en fut sans tarder consulter frère Enzo.

— Feignez d'accepter, ma chère enfant, lui conseilla ce dernier. Ayez même l'air heureuse, cela donnera le change. Et, la veille du mariage, avant de vous coucher, buvez la décoction que voici. Elle vous plongera dans un coma ayant l'apparence de la mort. Cet état d'inconscience durera trois jours, au terme desquels vous vous éveillerez comme d'un sommeil ordinaire. Entre-temps, j'aurai fait prévenir Roméo afin qu'il revienne nuitamment, et soit là pour vous accueillir, dans le caveau de famille où l'on vous aura inhumée. Dès lors, rien ne s'opposera à ce qu'il vous emmène chez lui, à Mantoue, où vous pourrez enfin mener la vie commune qui convient à un couple.

Ce plan, pour astucieux qu'il fût, plongea Juliette dans une grande frayeur. Car à l'idée de séjourner, même temporairement, dans l'empire des morts, elle se sentait défaillir.

— Êtes-vous sûr que mon époux sera près de moi quand je reprendrai mes esprits ? insista-t-elle d'une voix tremblante.

— Sûr et certain, n'ayez aucune crainte.

— Et cette potion, a-t-elle mauvais goût ? Ses effets sont-ils douloureux ?

— Que nenni : vous vous endormirez sans vous en rendre compte, avec, sur la langue, un parfum de sauge.

À demi rassurée, Juliette s'en alla en emportant la fiole, et se comporta comme on le lui avait recommandé. Ravi de ce revirement, son père fixa la noce au vendredi suivant – c'est-à-dire une semaine plus tard –, ce qui laissait à Enzo le temps de prendre ses dispositions, à savoir : écrire à Roméo afin de lui exposer les faits et charger un émissaire de lui porter la lettre.

Toutes ces choses ayant été accomplies en temps et en heure, le bon moine attendit placidement la date fatidique.

Du côté de Juliette, l'attente était bien moins sereine. L'impatience et l'anxiété se disputaient son cœur au point qu'elle en perdit le boire

et le manger. Tantôt, elle souhaitait ardemment être d'une semaine plus vieille pour revoir celui qu'elle aimait plus qu'elle-même. À d'autres moments, l'horreur du subterfuge la glaçait et elle s'imaginait rampant sur un sol jonché d'ossements, dans les ténèbres de la nécropole. Une terreur sans nom s'emparait alors de son âme, et elle manquait tourner de l'œil.

L'on mit ces humeurs changeantes sur le compte d'un émoi, ma foi, bien légitime chez une future épouse. Par ailleurs, les préparatifs de la cérémonie occupaient les esprits, ainsi que la confection de la robe de mariée à laquelle cinquante dentellières travaillaient nuit et jour. Cette fièvre joyeuse, succédant aux jours de deuil, fit que l'on négligea quelque peu la jeune femme – ce que son entourage devait se reprocher cruellement par la suite.

Et vint le jeudi soir.

Juliette, prétextant une migraine, gagna tôt sa chambre. Là, elle se coiffa, se maquilla, revêtit sa tenue de noces – car, à l'instant des retrouvailles, elle voulait paraître à son avantage – et, ayant absorbé la potion d'Enzo, se mit au lit.

L'on devine aisément le chagrin de ses parents lorsque, le lendemain matin, ils découvrirent le drame ! Vérone retentit de leurs cris de désespoir, ainsi que des pleurs du malheureux fiancé. Toute la ville défila devant la fragile dépouille vêtue de blanc, ce qui fit dire aux bonnes gens que, renonçant aux amours terrestres, Juliette s'était parée pour épouser la Mort. Chacun se rappela qu'elle avait, peu de temps auparavant, émis le vœu d'entrer au couvent, ce à quoi son père s'était opposé. Le bruit courut alors que la pauvrete, afin de préserver sa pureté originelle, n'avait eu d'autre choix que de se détruire, et il s'en fallut de peu qu'on ne la sanctifiât, comme vierge et martyr.

Frère Enzo, qui seul connaissait le fin mot de l'histoire, vint et la bénit avant de l'accompagner dans sa dernière demeure. Le corps fut déposé dans la crypte familiale aux côtés de celui de Tybald, et les Capulet, doublement éprouvés, se retirèrent pour pleurer leurs défunts.

Trois jours passèrent.

Quelques heures avant le réveil de Juliette, le chapelain, qui prenait le frais sur le pas de sa porte, vit arriver l'émissaire chargé par ses soins d'avertir Roméo. Mais dans quel état, grand Dieu ! Couvert de blessures, les habits déchirés et titubant comme un homme ivre. L'ayant réconforté à l'aide d'une tisane de sa composition, frère Enzo s'enquit de ce qui s'était passé.

— Des brigands m'ont attaqué, dépouillé, et laissé pour mort, expliqua l'émissaire.

— Avant que vous ayez atteint Mantoue, ou au retour ?

— Avant.

À ces mots, l'angoisse étreignit le bon moine.

— Vous n'avez donc point vu le seigneur Roméo ?

— Non, répondit l'émissaire. Je suis resté plusieurs jours inconscient sur le bord de la route avant de me traîner jusqu'ici. D'ailleurs, voici votre missive.

De ses hardes, il sortit un parchemin taché de sang.

« Bigre ! se dit alors frère Enzo. Voilà qui contrecarre fichtrement nos projets ! Comment réagira Juliette en se réveillant dans la crypte sans le concours de son époux ? »

Et d'imaginer la terreur de la pauvre enfant, seule dans le noir en compagnie des trépassés.

« Cela ne se peut, décida-t-il. Je vais aller, moi, l'assister, et lui offrir de la cacher jusqu'à l'arrivée de Roméo. »

Il prit aussitôt le chemin du cimetière. Mais ce qu'il ignorait, c'est que la rumeur du décès de Juliette était parvenue, depuis la veille, à Mantoue. Roméo, en apprenant cette terrible nouvelle, était accouru à bride abattue afin de revoir une dernière fois celle qu'il aimait. Si bien que, devant le caveau des Capulet, le bon moine tomba sur Balthazar, son valet, qui faisait les cent pas.

— Mon maître est auprès de son épouse, lui expliqua ce dernier. Il m'a expressément interdit de le suivre, ce dont je suis bien aise car je crains les fantômes.

Tout en riant de sa superstition, frère Enzo fit volte-face. Puisque les choses, en dépit du fâcheux contretemps que l'on sait, se déroulaient comme prévu, sa présence était inutile. En bénissant le Très-Haut d'avoir, par un prodigieux tour de passe-passe, résolu le problème – ce qui, de son propre aveu, le soulageait d'un grand poids –, le saint homme rentra donc chez lui, la conscience en paix.

Au même moment, dans la crypte, Roméo, cédant au désespoir, se poignardait sur le corps sans vie de Juliette (ou, du moins, ce qu'il prenait pour tel), et ce, quelques minutes avant qu'elle s'éveillât.

Lorsque la jeune femme ouvrit les yeux, elle eut grand peur. Le long sommeil avait effacé de sa mémoire les tristes événements qui précèdent, les remplaçant par de beaux rêves. Elle s'était vue, en songe, dans les bras de son époux. En l'apercevant, à la lueur des torches qu'il avait pris soin de disséminer un peu partout, allongé tout sanglant près d'elle, elle crut d'abord à un cauchemar. Puis, les souvenirs lui revenant peu à peu, l'horreur de la situation lui apparut. La crypte, alors, retentit de ses plaintes, et Balthazar, glacé d'épouvante, s'en fut raconter à la ronde qu'il avait ouï le cri d'un spectre montant des profondeurs d'une tombe. Ce dont on le moqua beaucoup, avant de colporter partout ses niaiseries.

Qui parvinrent, quelques heures plus tard, aux oreilles de frère Enzo.

Et l'inquiétèrent grandement.

Afin d'en avoir le cœur net, il retourna au cimetière et, cette fois, pénétra dans le mausolée. Le spectacle qu'il y vit le frappa de stupeur. Parmi les cadavres de la famille Capulet gisaient ceux, encore chauds, de Roméo et Juliette. Car cette dernière, incapable de survivre à la perte de son époux, avait pris le poignard qu'il tenait encore à la main et s'en était tranché la gorge.

Cette fin tragique plongea l'Italie entière dans un océan de tristesse. Roméo et Juliette furent enterrés côte à côte, réunis enfin pour l'Éternité. Et sur leur tombe, l'on peut lire : « Ci-gisent les amants de Vérone, tués par des haines imbéciles. Passant, puisse leur exemple t'inciter à la concorde et au pardon. »





V

LA JEUNE FILLE AU TEINT DE LUNE

WANG AVAIT LA BOUGEOTTE. Depuis son plus jeune âge, les quatre horizons bordant la plaine où il était né exerçaient sur lui un puissant attrait. Son père, en riant, le surnommait « fils du vent », en opposition à Naï, son aîné, qui, lui, était ancré dans le sol de ses ancêtres.

Pour différents qu'ils fussent, les deux frères s'entendaient à ravir. Si bien qu'ayant atteint l'âge d'homme, le nomade dit au sédentaire :

— Je te donne ma part des biens de nos parents. Veille sur leur vieillesse et fais prospérer leurs terres à ton seul profit car, en ce qui me concerne, le monde m'appelle. Je ne puis plus longtemps résister à sa voix.

— J'agirai pour le mieux, répondit Naï, mais sache que si, un jour, tu es las des voyages, ta place sera toujours vacante auprès de moi.

Sur ce, ils s'embrassèrent, et Wang prit la route ainsi que le lui dictaient ses penchants.

Durant de longues années, il sillonna la Chine d'est en ouest et du nord au sud sans jamais assouvir sa soif de découvertes. Puis, un beau matin, il parvint dans la ville de Tchen-Kiang. Un fleuve la traversait, au bord duquel se trouvait une auberge entourée de cerisiers en fleur. Ce lieu incitait à tel point au repos que Wang, charmé, décida d'y faire halte. On lui donna la meilleure chambre. Il y posa ses bagages et, pour la première fois depuis son départ, écouta chanter les oiseaux dans le jardin immobile. Cela lui plut.

Le soir, il se coucha avec, au cœur, un sentiment de paix.

Or, à peine avait-il fermé les yeux qu'une jeune fille lui apparut en songe. Son teint était couleur de lune et ses cheveux avaient l'éclat crépusculaire des feuilles de saule. Un vêtement translucide couvrait son corps que l'on devinait glacial et tremblant.

Sans un mot, elle se glissa dans le lit du voyageur qui, poussé par le désir, n'eut de cesse de l'avoir réchauffée. Il y parvint à force de caresses, et lorsqu'à l'aube elle s'en alla, ce fut le rose aux joues et le sourire aux lèvres.

— Quel curieux rêve j'ai fait ! s'écria Wang en s'éveillant, quelques heures plus tard.

Et, tout le jour, il y pensa.

Or, la nuit suivante, la visiteuse revint. Toujours aussi transie et aussi désirable. À nouveau, le jeune homme prit soin d'elle, sentant sous ses baisers la froide peau tiédir jusqu'à rayonner comme le soleil. Puis, ainsi que la veille, elle disparut dans la lumière naissante.

Dès lors, chaque nuit lui ramena sa belle, et chaque matin la lui reprit.

Au bout d'une semaine de ce régime, Wang se dit :

« Ce songe qui me hante, si ce n'en était pas un ? Si cette amante au teint de lune était, non une création de mon esprit, mais un être surnaturel qui, pour quelque mystérieuse raison, recherche ma présence ? »

Afin d'en avoir le cœur net, la nuit venue, il resta éveillé tout en feignant de dormir. Et, lorsqu'il sentit l'apparition prendre, selon son habitude, place à ses côtés, il se tourna vers elle et demanda :

— Qui es-tu, et que me veux-tu ?

En s'apercevant de la ruse, la jeune fille voulut s'enfuir, mais il la retint. Alors, elle se mit à pleurer.

— Mon nom est Tu-laï, répondit-elle. C'est mon père qui, jadis, a bâti cette auberge, il y a de cela plus de mille saisons.

— Mille saisons ? s'écria Wang. Mais alors, tu es immortelle ?

— Hélas, non. Je me suis éteinte à seize ans, des suites d'une fièvre maligne, et l'on m'a enterrée dans ce jardin où tu aimes à te promener. Ma mère, qui était magicienne, eut beau déployer tout son art, elle ne put me ramener à la vie. En revanche, à force de prières, elle obtint des puissances célestes que, pour moi, les frontières de l'Au-delà s'entrouvrent chaque nuit pour que je puisse revenir parmi les vivants, chercher l'amour dont la mort m'a privée.

À ces mots, Wang sentit battre son cœur.

— Et cet amour, l'as-tu trouvé ? demanda-t-il.

La jeune fille au teint de lune sourit.

— Oui. Après de longues années d'errance et de détresse, oui, je l'ai enfin trouvé.

Et, en disant cela, elle se blottissait, frissonnante, dans ses bras.

Cette nuit-là, ils s'aimèrent comme jamais, et, au matin, Wang s'en alla dans le jardin. Il y découvrit une très ancienne tombe, enfouie sous la végétation, et lorsqu'il eut retiré la mousse qui la couvrait, il put y lire, gravé dans la pierre : « Ci-gît une colombe, volant entre ciel et terre en quête de celui qui la capturera. »

Surpris par cette épitaphe sibylline, il se promit d'en demander, le soir même, l'explication à sa bien-aimée. Mais au lieu de répondre à sa question, celle-ci lui dit :

— Viens.

Et, le prenant par la main, elle l'entraîna dehors.

Ils marchèrent longtemps par des chemins escarpés. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les ténèbres se faisaient plus denses, au point que Wang, n'y voyant plus, trébuchait à chaque pas. Comme il s'en plaignait, Tu-laï – dont seule la silhouette, comme éclairée de l'intérieur, luisait faiblement dans l'obscurité – mouilla ses doigts de salive et les posa sur ses paupières. Aussitôt, pour lui, il fit grand jour.

— Quel est ce prodige ? s'étonna-t-il.

— Nous sommes dans l'univers d'après la vie, expliqua la jeune femme. Quand il est minuit dans le monde réel, ici, il est midi, et inversement.

— Alors, ces passants que je vois là-bas, sur le chemin, sont tous des spectres ?

— S'il te sied de les nommer ainsi, fais à ta guise. Mais, en vérité, ils sont aussi vivants que toi. La mort est un leurre, une simple frontière séparant l'Avant et l'Après qui ne sont, vois-tu, que le prolongement l'un de l'autre...

Tout en parlant, ils atteignirent les remparts d'une ville. Une animation fébrile y régnait, car c'était jour de marché. À sa profonde surprise, Wang crut apercevoir, parmi les chevaux que vendait un palefrenier, la jument qu'il montait, enfant, et dont la disparition l'avait fort affecté. Cela lui fut d'ailleurs confirmé par l'attitude de la bête, piaffant de joie à son approche.

Il lui flattait le col lorsqu'un mouvement se fit parmi la foule. Deux gardes s'avançaient, traînant un prisonnier. Jugez de l'étonnement de Wang en reconnaissant son frère !

— Naï ? s'exclama-t-il comme le trio le dépassait. Toi, ici ?

Pour toute réponse, le captif lui lança un regard si déchirant que son sang ne fit qu'un tour.

— Lâchez cet homme ! ordonna-t-il aux gardes.

Mais ces derniers, sourds à ses paroles, passèrent leur chemin sans même se retourner. Alors, n'écoutant que son courage, le bouillant voyageur dégaina son épée et les estourbit sans pitié.

Un cri de désespoir fit écho à son acte :

— Malheureux ! geignait Tu-laï, épouvantée. Quelle folie tu viens de commettre ! Ils vont te mettre en pièces...

Elle lui montra la foule dont montait, à présent, une rumeur menaçante. Les morts, le visage grimaçant de haine, dardaient sur le coupable le feu de leurs prunelles comme pour l'en transpercer.

— Sauve-toi si tu le peux ! dit encore la jeune femme. Gagne le fleuve qui serpente là-bas, au fond du vallon. Une barque t'y attendra, amarrée à l'une des arches du pont. Montes-y ; elle te ramènera dans la demeure de ton père.

— Et mon frère ? protesta Wang, cherchant autour de lui la silhouette enchaînée.

— Tu l'y retrouveras. Dès que tu le verras, prononce ces paroles : « Que par ce nez, cette bouche et ces yeux pénètre la lumière. » Alors, pour lui comme pour toi, tout danger sera écarté. T'en souviendras-tu ?

— Je m'en souviendrai, promit Wang, et il s'enfuit, échappant de justesse au courroux de la foule.

Ainsi regagna-t-il la maison de son enfance.

Or, cette maison était en deuil. Des tentures funèbres encadraient sa porte et, sur le seuil, un cortège de personnes vêtues de noir – parmi lesquelles il reconnut ses vieux parents – attendaient, en pleurs, la venue du corbillard.

Fort inquiet, Wang monta précipitamment dans la chambre de Naï. Il le trouva allongé, sans vie, sur son lit.

— Que par ce nez, cette bouche et ces yeux pénètre la lumière ! s'écria-t-il, conformément aux instructions de Tu-laï.

Aussitôt, les traits figés s'animèrent, les paupières fermées battirent, et Naï se redressa en déclarant qu'il avait faim. On l'entoura, on cria au miracle, on lui apporta du riz et du poisson afin qu'il se restaure. Et Wang comprit que cette résurrection était son œuvre, car il avait transgressé les règles du pays d'où l'on ne revient jamais. Il en conçut une grande fierté, et une reconnaissance plus grande encore envers celle dont l'amour lui avait permis d'accomplir ce prodige. De sorte que, le lendemain, il regagnait Tchen-Kiang afin de l'en remercier.

Comme il s'assoupissait, un frôlement lui fit savoir que sa bien-aimée était là. Il s'apprêtait à lui manifester son attachement quand il se rendit compte que ce n'était pas elle, mais une Dame au front triste.

Saisi d'un sombre pressentiment, il s'enquit :

— Où est Tu-laï ?

— En prison, répondit la Dame.

Et d'expliquer que, suite au meurtre des deux gardes, la jeune fille au teint de lune avait été arrêtée comme complice.

— Elle souffre de mauvais traitements et souhaite ardemment que vous lui portiez secours, conclut la Dame.

— Conduisez-moi près d'elle, dit Wang en se levant.

L'instant d'après, sous la faible clarté des étoiles, tous deux marchaient vers la frontière de l'Au-delà.

Lorsqu'ils atteignirent les contrées obscures, la Dame au front triste mouilla de salive les paupières de son compagnon, comme l'avait fait Tu-laï. Et aussitôt, il vit.

Il était au pied d'une citadelle d'où s'échappaient les hurlements des suppliciés. D'horribles relents de chair brûlée empestaient l'atmosphère, ainsi que ceux, plus fades mais tout aussi effroyables, du

sang frais. Sans perdre une seconde, le jeune homme enfonça la porte. Un gardien voulut l'arrêter ; il l'égorgea. Un autre intervint ; il le pourfendit. Puis il éventra un troisième, décapita un quatrième et ainsi de suite, de sorte qu'il pénétra dans l'ancre des mille tourments entre une double haie de cadavres.

Le long de la muraille s'alignaient des cellules. Wang les ouvrit toutes, si bien que, sur son passage, les plaintes des prisonniers se changeaient en cris de joie. Tu-laï occupait la dernière. Il la prit dans ses bras et l'emporta bien vite.

Mais à peine avait-il fait trois pas qu'elle s'évapora comme rosée au matin. Et Wang s'éveilla seul, dans son lit, à l'auberge des cerisiers en fleur.

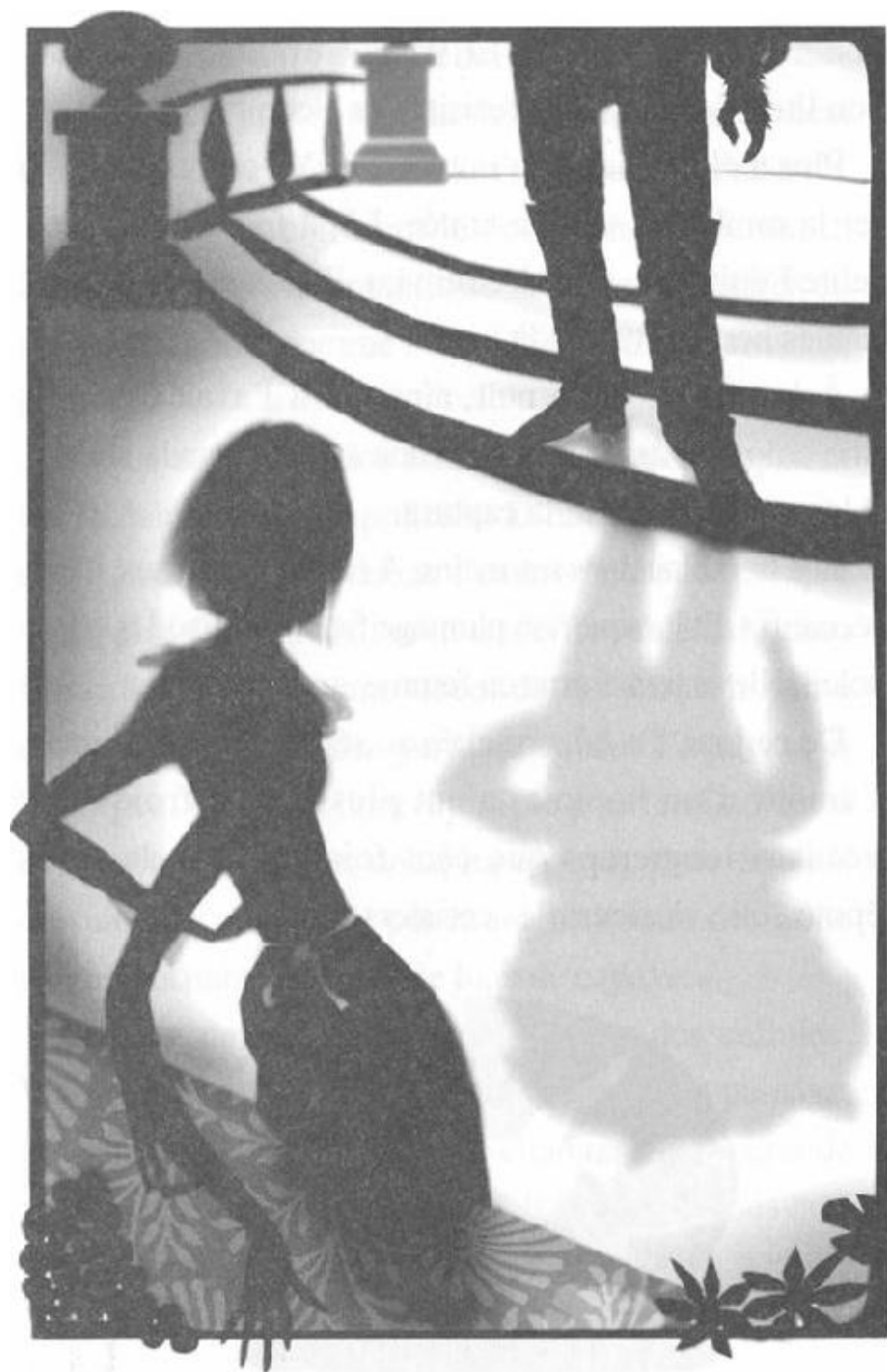
Plus mélancolique qu'un veuf, il s'en retourna visiter la tombe de sa bien-aimée. Là, à force de lire et relire l'épithaphe, une idée lui vint. Il se cacha dans les hautes herbes et attendit.

À la tombée de la nuit, ainsi qu'il l'avait espéré, une colombe aux reflets de lune se posa sur la stèle. Alors, doucement, il la captura.

Elle tremblait dans ses mains. À force de caresses, il la réchauffa. Et lorsque son plumage fut aussi chaud que le soleil, elle se transforma en femme aux joues roses.

De ce jour, Tu-laï, arrachée au séjour des morts par l'amour d'un homme, n'eut plus jamais froid. Et vécut si longtemps que cent fois, au bras de son époux, elle vit fleurir les cerisiers.





VI

LA BELLE ET LA BÊTE

UN RICHE MARCHAND avait trois filles. La plus jeune, prénommée Belle, était sa préférée car elle possédait les trois qualités qui font l'attrait des femmes : beauté, modestie et générosité. Ses sœurs, en revanche, étaient, l'une fort bien faite mais plus arrogante qu'un coq, et l'autre d'aimable conversation mais si égoïste qu'elle eût refusé une gorgée d'eau à un moribond.

Un jour, partant en voyage d'affaires, il demanda à chacune d'elles ce qu'elle souhaitait qu'il lui rapportât.

— Des robes, dit l'aînée.

— Des bijoux, ajouta la seconde.

Belle, pour sa part, ne demanda qu'une rose, une simple rose rouge, symbole d'amour.

Nanti de ces directives, le bonhomme s'embarqua pour des pays lointains où il négocia avantageusement l'achat d'épices, de pierreries et de tissus précieux, si bien qu'en peu de temps il doubla sa fortune. Il s'en revenait au pays, fort satisfait de sa propre habileté, quand éclata une violente tempête. Le navire qui le transportait coula avec sa cargaison, l'équipage périt noyé, et notre homme ne dut son salut qu'à une felouque de pêcheurs qui, l'ayant avisé dérivant sur les flots, le recueillit plus mort que vif.

Comme il avait, dans cette opération, engagé tous ses biens, il se retrouva ruiné. Plus question d'acquérir ni bijoux ni parures ! Il rentra donc chez lui tête basse et à pied, car il ne lui restait même plus de quoi s'acheter un cheval.

Chemin faisant, il croisa un château entouré d'un parc magnifique et, d'un coup, se souvint du vœu de sa benjamine.

« Si je dérobe une rose de ces parterres, qui s'en apercevra ? » se dit-il en pénétrant dans la propriété.

Hélas, lorsque, son forfait accompli, il voulut s'en aller, une voix courroucée s'éleva derrière lui :

— L'acte que tu viens de perpétrer est un crime, étranger ! Et ce crime mérite la mort !

Celui qui parlait ainsi, et lui barrait le passage du plat de son épée, était un colosse étrangement velu. Une cagoule noire, semblable à celle des bourreaux, dissimulait son visage. Mais il avait l'autorité d'un prince.

Le marchand, épouvanté, se jeta à ses pieds.

— Pitié, seigneur, pitié ! implora-t-il. Je suis un voleur, certes, mais pas un criminel ! Le sort qui s'acharne contre moi en est la cause...

Et de narrer ses malheurs pour, finalement, conclure :

— Ce n'est, vous le voyez, ni la convoitise ni l'appât du gain qui m'ont dicté ce geste, mais l'amour paternel. Cela ne mérite-t-il pas un peu d'indulgence ?

Le châtelain en convint.

— Soit, dit-il, ton récit m'a touché. En conséquence, je te laisse la vie sauve mais tu demeureras à jamais mon prisonnier.

Cette sentence, l'on s'en doute, n'enchantait guère notre homme.

— Qui veillera sur mes filles en mon absence ? s'écria-t-il.

— N'ont-elles point de mari ?

— Elles sont trop jeunes ! La plus âgée n'a que dix-sept ans !

À ces mots, le châtelain se prit à réfléchir.

— Possèdent-elles une taille bien tournée, un joli visage ? s'enquit-il.

— Le plus joli qui soit !

— Et sont-elles d'un commerce agréable ?

— Elles le sont, j'en jure sur mon âme.

— Alors, je te rends ta liberté en échange de l'une d'entre elles, celle qu'il te plaira. Mais prends garde, j'ai des pouvoirs magiques : si dans un mois, jour pour jour, elle n'est pas ici, ma vengeance sera terrible !

De retour chez lui, le marchand s'empessa de mettre ses filles au courant.

— N'espérez pas que je prenne votre place, mon père, déclara l'aînée. Un comte me courtise, et je n'ai pas l'intention de compromettre mon avenir pour réparer vos frasques.

— Moi, de même, ajouta la seconde. D'autant qu'un riche mariage me sera nécessaire, si je n'ai plus d'héritage !

Belle, pour sa part, demeurait silencieuse.

— Et toi, mon enfant, qu'en penses-tu ? lui demanda doucement son père.

— J'en pense, répondit-elle avec humilité, que vous avez eu bien du souci par ma faute. C'est donc, en toute justice, à moi de me sacrifier.

Sur ce, et en dépit des protestations paternelles, elle prit son balluchon et, ayant dit adieu à sa famille, s'en fut vers son destin.

Lorsqu'elle atteignit le château, un curieux phénomène se produisit : toutes les portes s'ouvrirent devant elle. Cependant, elle n'apercevait aucun domestique. Cela l'intrigua, et même, l'inquiéta. Craignant quelque diablerie, elle eut la tentation de faire volte-face mais son

sens du devoir fut plus fort que sa peur.

— J'irai jusqu'au bout, dussé-je affronter Satan en personne !
décréta-t-elle dans un sursaut de courage.

Lors, elle entra et ne le regretta pas, tant le luxe de la demeure l'éblouit. Ce n'était qu'une succession de galeries miroitantes, de salles à manger aux tables couvertes de plats fumants, de salons brillamment éclairés, de boudoirs orientaux, invitant au repos et à la méditation.

Et, dans tout ce faste, pas un seul occupant...

La jeune fille, alors, fut prise d'une sorte d'ivresse. Elle se mit à aller et venir, s'arrêtant ici pour admirer un meuble, là, un bibelot, ailleurs, une carafe de cristal délicatement ciselée... Laisant courir ses doigts sur les cordes d'une harpe... Respirant un bouquet... Montant un escalier, en descendant un autre... Bref, tel le papillon butinant de fleur en fleur, elle folâtrait au gré de sa curiosité lorsqu'un bruit soudain la figea, transie : un pas sonore martelait le dallage, derrière elle.

Brutalement ramenée à la réalité, elle se retourna et vit s'avancer le colosse masqué. Il lui parut plus redoutable encore que ne le laissait craindre le portrait tracé par son père et, la peur remplaçant l'émerveillement, elle se mit à pleurer.

— Eh quoi, madame ? s'écria son hôte en lui baisant la main. Laissons-nous de si vilaines larmes souiller d'aussi beaux yeux ?

Surprise de trouver tant de délicatesse dans la bouche d'un tel être, la jeune fille eut un faible sourire.

— C'est que j'ai quitté ma famille, répondit-elle. Et j'en suis fort chagrine.

— Peut-être souhaitez-vous vous reposer ? dit le châtelain. Suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre.

La pièce où il la mena dépassait en splendeur tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Ses murs étaient entièrement recouverts d'or, et son sol s'ornait de tapis si épais qu'en les foulant, on avait le sentiment de piétiner des nuages. Au centre était un lit à baldaquin, plus proche du trône que de la couche. Des armoires débordant de robes et de bijoux complétaient l'agencement du lieu.

— Si ces parures ne sont pas à votre goût, je vous en ferai porter d'autres, signala le châtelain en les désignant de son doigt bagué.

— Je ne suis donc pas ici pour vous servir ? s'étonna Belle.

Aussitôt, il ploya le genou devant elle.

— Me servir ? Certes non, madame ! Soyez mienne, et c'est moi qui vous servirai !

Émue par ces paroles, elle le releva.

— Ce serait avec joie, mais...

— Mais ?

— Je ne puis épouser quelqu'un dont je ne connais pas le visage.

Découvrez-vous et j'aviserai.

Le châtelain poussa un soupir accablé.

— Le souhaitez-vous vraiment ?

— C'est mon plus cher désir, affirma Belle.

— Alors, soyez obéie.

Et, ce disant, il retira sa cagoule.

Or, sa face n'était pas d'un homme mais d'une bête, et si hideuse qu'à sa vue Belle poussa un cri et s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était allongée sur son lit, et seule. Pourtant, par un prodige inexplicable, la voix de son hôte lui parvint à l'oreille. Et cette voix chuchotait :

— Rassurez-vous, madame, je ne vous imposerai plus ma présence. Désormais, mes biens seront les vôtres et vous en userez à votre guise. Pour ma part, vous savoir heureuse suffira à mon bonheur.

Ces mots, pour ce qu'ils révélaient d'amour sincère, touchèrent la jeune fille.

— Vous vous trompez, répondit-elle. Mon malaise n'était pas le fait de la répulsion, mais de la surprise. Et votre présence, loin de m'être odieuse, m'agréa, au contraire, car j'apprécie à sa juste valeur votre façon d'être.

Ainsi débuta une étrange relation entre la Belle et celui qu'elle surnommait, en son for intérieur, la Bête.

Les semaines puis les mois passèrent. Peu à peu, la jeune fille s'habitua à l'apparence du châtelain, d'autant que ce dernier était fort aimable. Fin mélomane, il jouait de nombreux instruments et chantait à ravir. Gastronomes hors pair, ils savaient assortir les plats avec les vins et composaient adroitement ses menus. Érudits, ils possédaient des connaissances si étendues que sa conversation était pleine d'intérêt. Bref, c'eût été l'homme idéal... s'il n'avait ressemblé à une bête.

— J'étais jadis un prince fort séduisant, expliqua-t-il un jour à sa compagne. Mais comme j'avais, entre autres disciplines, étudié la magie, je commis l'erreur de défier mon maître, le grand Merlin. Pour me punir de mon orgueil, il m'infligea ce physique qui, en détournant de moi mes semblables, me condamnait à une solitude pire que la mort.

Il sourit à Belle – si l'on peut appeler sourire le plissement bestial de sa babine – et ajouta :

— Par bonheur, vos bontés pour moi ont adouci cette sentence...

En remerciement, il lui offrit une bague garnie d'une opale, ayant le pouvoir de lui montrer ceux qu'elle aimait et dont elle était séparée.

Elle s'empressa de demander à voir son père, et ce spectacle, au lieu de la combler, lui arracha des larmes : le pauvre homme, abandonné de tous, gisait sur son lit en proie à la fièvre.

— Laissez-moi retourner auprès de lui pour le soigner ! supplia-t-

elle. Dès qu'il sera guéri, j'en fais serment, je reviendrai.

La Bête lui accorda ce qu'elle demandait, à condition qu'à son retour elle l'épousât. Quoi qu'il lui en coûtât, Belle s'y engagea et partit sur l'heure car elle redoutait d'arriver trop tard.

Et, en effet, lorsqu'elle parvint au chevet du malade, ce dernier s'apprêtait à rendre son dernier souffle. Cependant, à force de soins, de prières et d'attentions, elle réussit à le sauver. Et, la joie de l'avoir retrouvée aidant, il finit par se rétablir.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Tout à sa tâche filiale, Belle oublia quelque peu sa promesse. Par ailleurs, la perspective d'épouser la Bête ne l'enchantait guère. Car, si sa compagnie lui était agréable, elle n'envisageait qu'avec horreur la perspective de lui appartenir.

Son père, quant à lui, la poussait à trahir la parole donnée, arguant qu'elle avait largement payé sa dette. Les bons partis, affirmait-il, ne manquaient pas, qui, s'ils ne possédaient ni la fortune ni l'érudition du châtelain, lui offriraient, en revanche, les plaisirs de l'amour. N'était-ce pas préférable ?

À la longue, la jeune fille se laissa convaincre. Un jeune voisin du nom de Sylvain l'ayant remarquée, elle accepta de le fréquenter. Et lorsqu'il lui parla mariage, elle ne dit pas non.

Pourtant, en dépit des attraits certains de ce prétendant, son cœur restait de glace. La cause en était simple : elle avait des scrupules. Elle se reprochait d'avoir trompé la Bête, de sorte qu'un soir, n'y tenant plus, elle voulut voir comment il vivait son absence.

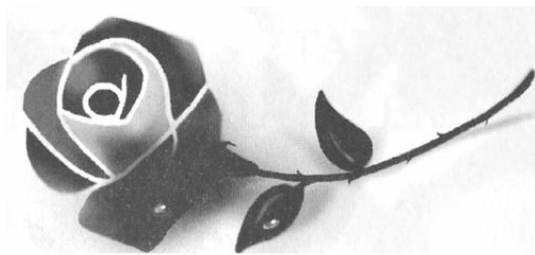
Dans l'opale de la bague, une image affligeante apparut. Le châtelain se mourait et, dans son délire, gémissait : « O, ma bien-aimée, pourquoi m'as-tu abandonné ? Sans toi, je ne puis vivre... »

Ce fut, pour Belle, comme une révélation. Cet être, elle l'aimait d'amour. Aveuglée par les préjugés, elle avait jugulé les élans de son cœur, mais ses yeux s'étaient décillés. À présent, quelles qu'aient été ses réticences passées, elle voyait clair en elle-même.

Elle regagna le château du plus vite qu'elle le put. Hélas, lorsqu'elle y parvint, la Bête avait rendu l'âme.

Folle de douleur, la jeune fille se jeta sur le corps sans vie et l'embrassa passionnément. Or, voici ce qui se passa, et nous est narré par M. Perrault, un conteur en tout point digne de foi. Sous ces baisers brûlants, le châtelain ressuscita tandis que s'opérait en lui une surprenante métamorphose. Son pelage tomba, dénudant une peau blanche et douce. Son museau s'effaça au profit d'un nez délicat, ses babines s'ourlèrent de lèvres harmonieuses. Sa stature gagna en grâce ce qu'elle perdit en puissance, et les griffes de ses doigts firent place à des ongles. Bref, il redevint ce que, sous l'horrible défroque dont l'avait affublé Merlin, il n'avait jamais cessé d'être : un prince charmant. Néanmoins, il existe une version différente des faits. Selon

certains rationalistes, le miracle n'aurait eu lieu que dans l'esprit de Belle. Pour qui aime, l'aimé est toujours beau, dit le proverbe. Quoi qu'il en soit, que la Bête eût ou non repris figure humaine, ils se marièrent le jour même et vécurent longtemps en s'admirant l'un l'autre.





VII

CEUX QUI S'ÉTAIENT AIMÉS DANS UNE AUTRE EXISTENCE

JADIS VIVAIT, dans les hautes montagnes du Tibet, une fille de roi nommée Dénid. Or cette princesse, depuis son plus jeune âge, était affligée d'une étrange tristesse. Indifférente à ce qui l'entourait, elle ne parlait ni ne souriait jamais. En vain avait-on appelé à son chevet les plus grands médecins du royaume : en dépit des soins, des potions, des remèdes et des incantations, elle demeurait enfermée en elle-même comme dans une grotte obscure.

En désespoir de cause, le roi, son père, décréta qu'il la donnerait pour femme à qui saurait la distraire.

Comme Dénid était fort belle, des princes en âge de convoler accoururent des quatre horizons, suivis de leurs escortes. Bravant ravins, abîmes et neiges éternelles, mers et océans, ouragans et tempêtes, il en vint de Chine, de Cochinchine, d'Inde, du Japon. À dos d'éléphants, de chevaux ou d'esclaves, l'on vit bientôt ces jeunes seigneurs déployer, afin de déridier la princesse, des trésors d'imagination. Tel, dont la voix était réputée, chantait en s'accompagnant de curieux instruments ; tel autre contait de surprenantes légendes ; tel autre, encore, faisait mille pitreries de saltimbanque dont la moindre eût mis un croque-mort en joie. Celui-ci dansait à ravir, celui-là tenait des propos palpitants, ce troisième excellait dans l'art de dire des fables...

Mais aucun d'eux, quel que fût son talent, n'arracha Dénid à ses limbes intimes.

C'est alors qu'un mendiant, qui cheminait de par le monde, eut vent de l'affaire. Il portait le nom d'Elzéar et, étant d'un naturel audacieux, décida de tenter sa chance. Mais, contrairement aux autres prétendants qui n'escomptaient que sur leurs seules ressources, il s'en fut trouver une sorcière qui sévissait dans les parages.

— Bonne mère, entre petites gens, il faut s'entraider ! déclara-t-il. Si tu m'apportes ton aide, tu n'auras pas affaire à un ingrat.

Ce discours plut à la sorcière qui répondit :

— Je sais ce qui rend la princesse muette : elle se souvient de ses vies antérieures, et celles-ci furent si éprouvantes qu'elle ne veut pas courir le risque de souffrir encore.

— Que diantre a-t-elle vécu de tellement terrible ? s'enquit le mendiant.

— Il y a de cela des siècles, elle fut colombe. Or, un aigle tua son mâle et ses petits, ce qui la fit mourir de chagrin. Ensuite, elle se réincarna dans le corps d'une faisane. Des paysans l'arrachèrent au buisson où elle couvait ses œufs, la passèrent à la broche et la mangèrent. Son existence suivante fut celle d'une alouette. Hélas, des enfants l'attrapèrent et, l'ayant mise en cage, l'obligèrent à chanter en lui crevant les yeux. Or donc, accablée par ces coups du sort, elle décida qu'au cours de sa quatrième vie elle se comporterait en morte.

Le mendiant, fort impressionné, resta un moment silencieux.

— Et de quelle manière peut-on venir à bout de son obstination ? s'enquit-il enfin.

— Je l'ignore, mais qui connaît la cause peut maîtriser l'effet. Va, mon fils, et interroge ton cœur sur ce qu'il convient de faire.

Le mendiant suivit cet avis judicieux et, à force d'interroger son cœur, une idée lui vint. Il se présenta donc aux portes du palais où les gardes, tout d'abord, le refoulèrent.

— Voyez la témérité de ce maraud ! disaient-ils en riant. Il espère réussir là où des princes ont échoué !

Cependant, Elzéar parvint à convaincre l'un d'entre eux de l'aider.

— Chaque soir, la princesse s'assied sous cet arbre pour méditer, lui confia son allié. Grimpe-y et, lorsqu'elle sera là, fais en sorte d'attirer son attention.

Elzéar remercia et, jugeant le conseil avisé, s'y conforma. Bien lui en prit. Sitôt le soleil couché, Dénid vint s'asseoir à l'endroit prévu. Alors, du haut des branches où il était caché, le mendiant émit un doux roucoulement.

Surprise, la princesse leva la tête, mais ne vit qu'un rayon de lune tombant de la voûte étoilée.

— J'étais colombe, naguère, dit alors Elzéar. J'avais une femelle que j'aimais tendrement, des petits que je nourrissais de vermisseaux et de grains d'orge. Nous eussions coulé des jours paisibles, ma famille et moi, si un aigle n'eût un jour surgi de la nuée pour nous occire. Seule ma compagne en réchappa. Ah, que j'aimerais savoir ce qu'elle est devenue !

En entendant cela, la princesse blêmit. Elle se leva vivement et s'en fut au château où elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, fort agitée, elle revint au même endroit. À peine était-elle installée qu'un caquètement résonna dans le noir. Puis, la même

voix que la veille déclara :

— J'étais faisan, jadis, et heureux conjoint d'une belle faisane mordorée. Ensemble, nous avions bâti un nid douillet pour qu'elle y ponde ses œufs. Hélas, tandis qu'elle couvait, des paysans la prirent et l'embrochèrent. Témoin impuissant de ce crime affreux, je n'eus d'autre choix que de me jeter au feu afin de la suivre dans la mort. Ah, que je voudrais la revoir un jour !

Bouleversée, Dénid s'enfuit à nouveau. Cependant, le troisième soir, elle vint une heure plus tôt, tant était grande sa hâte d'entendre encore la voix.

Aussitôt, celle-ci résonna dans le crépuscule et, après quelques trilles mélodieux, dit :

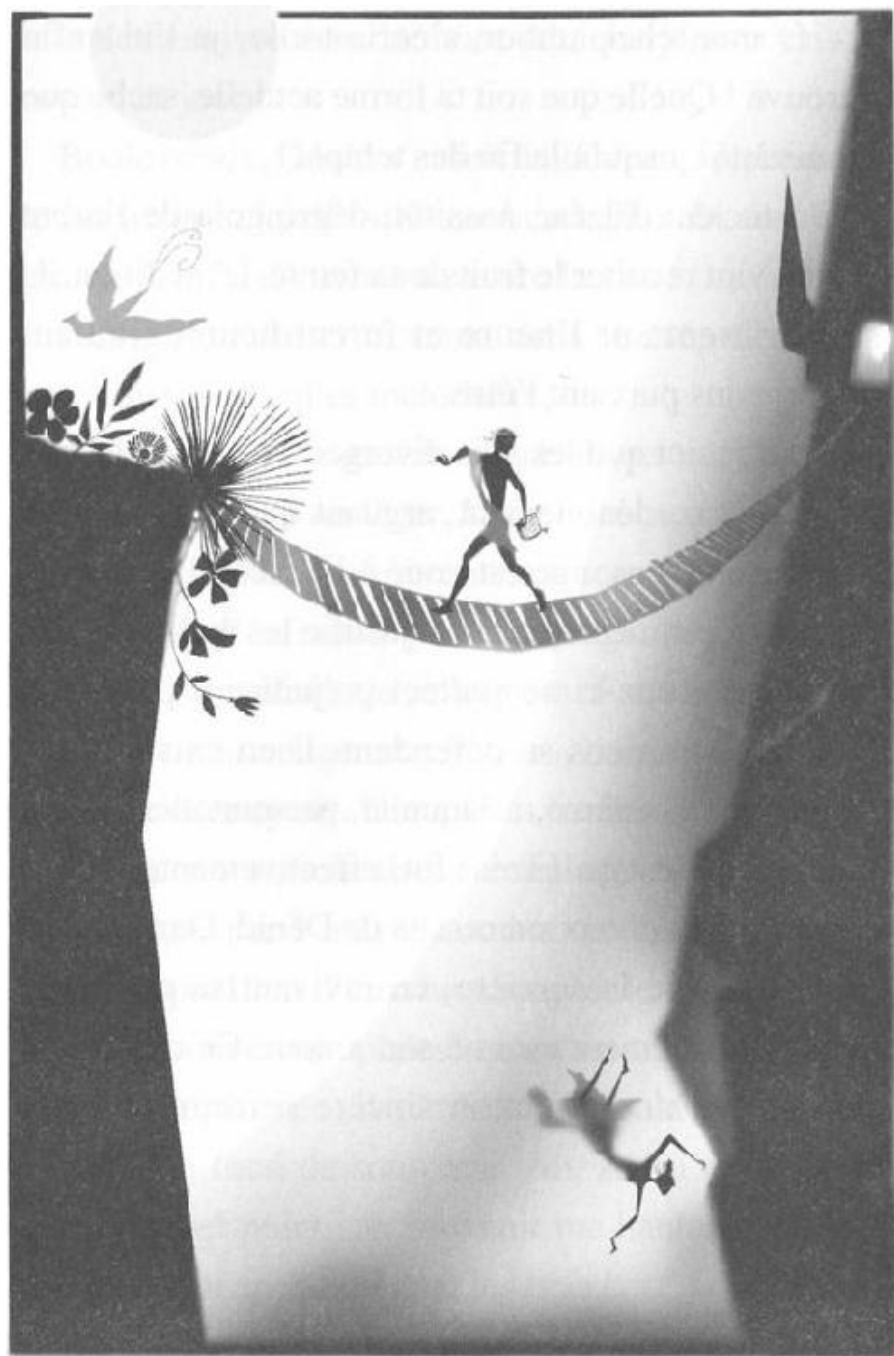
— Nous étions autrefois deux alouettes, chantant de concert dans l'air léger. Mais, pour notre malheur, des garnements capturèrent ma compagne et, non contents de l'enfermer dans une cage, la privèrent à jamais des bienfaits de la lumière. Fou de désespoir, je tentai de la venger et y réussis, dans la mesure de mes faibles moyens. Durant des heures et des heures, j'attaquai ses tortionnaires à coups de bec, jusqu'à ce que, épuisé par l'inégal combat, je succombe sous leurs coups. L'un d'eux fut éborgné, le deuxième eut le crâne couvert de plaies, quant au troisième, si sa chair fut épargnée, il garda toujours la crainte des oiseaux au fond de son cœur. Ah, si ma bien-aimée savait à quel point son souvenir me hante, elle courrait vers moi en me tendant les bras !

Dénid, à ces mots, n'y tint plus.

— Ô mon cher amour, s'écria-t-elle, je t'ai enfin retrouvé ! Quelle que soit ta forme actuelle, sache que je suis à toi jusqu'à la fin des temps.

L'astucieux Elzéar, aussitôt, dégringola de l'arbre et s'en vint récolter le fruit de sa feinte. L'on dit qu'ils se marièrent sur l'heure et furent heureux autant qu'humains puissent l'être.

Or, c'est ici que les avis divergent. Car si d'aucuns contestent ce dénouement, arguant que tout bonheur bâti sur un mensonge est voué à l'échec, d'autres, en revanche, estiment que la fin justifie les moyens, pour autant que ceux-ci ne portent préjudice à personne. Les deux opinions se défendent. Il en existe néanmoins une troisième, à laquelle, personnellement, je me rallie. C'est qu'Elzéar fut, effectivement, la réincarnation des époux successifs de Dénid. Dans ce cas, les paroles de la sorcière, en ravivant sa mémoire, auraient également ranimé son amour. Ce qui tend à prouver qu'une affection sincère perdure après la mort.



VIII

ORPHÉE ET EURYDICE

LA MUSIQUE D'ORPHÉE était un ravissement. De sa lyre, il tirait de si subtils accords que les oiseaux s'arrêtaient de chanter pour l'écouter, et que les dieux eux-mêmes, du haut de l'Olympe, tendaient l'oreille, étonnés qu'un mortel pût produire de tels sons.

Des sons divins, en fait. Grâce auxquels – et voici dans quelles circonstances – Orphée gagna le cœur de la belle Eurydice, pourtant farouchement rebelle à l'amour.

Un jour qu'il errait dans les bois en quête d'inspiration, elle passa près de lui, plus rapide que le vent. À ses trousses courait un satyre barbu, velu, aux pieds de bouc. (Ces êtres, en ce temps-là, peuplaient les forêts, au grand dam des nymphes et des fées qu'ils harcelaient, étant aussi lourdauds d'âme que de figure.)

Orphée, sans hésiter, s'élança à son secours. Mais la poursuivie et son poursuivant avaient trop d'avance pour qu'il les rattrapât. L'idée lui vint alors de jouer de son instrument, ce qui eut pour effet de stopper leur élan. Fascinés par la suave mélodie, ils revinrent sur leurs pas, s'assirent dans la mousse. Et écoutèrent.

Le récital dura jusqu'à la nuit tombante. Le satyre, bercé, finit par s'endormir. Eurydice, en revanche, était bien éveillée et frémissait d'extase. Lorsque la lyre se tut, elle tendit les bras au musicien.

— Si tes doigts sont aussi habiles à caresser les corps qu'à faire vibrer les cordes, je suis à toi, dit-elle.

Ce soir-là, ils s'aimèrent sous la lune, et, dans les mains d'Orphée, Eurydice, en effet, vibra comme une lyre.

À dater de ce jour, nul ne les vit plus l'un sans l'autre. Il ne jouait que pour elle, elle ne regardait que lui. Et les dieux souriaient au spectacle de cet amour qui fut, sans conteste, l'un des plus purs et des plus émouvants de la Grèce antique.

Hélas, il fut également le plus éphémère. Car le satyre, furieux qu'on lui ravît sa proie, jura de se venger. Dans l'ombre, il attendit son heure, et celle-ci vint plus tôt qu'il n'eût pu l'espérer. Un soir où les amants, suivant leur habitude, se cajolaient l'un l'autre, Orphée eut

soif.

— Ne bouge pas, dit Eurydice. Je connais, non loin, une source d'eau fraîche.

Et d'y courir, car elle aimait assouvir les désirs de son homme, quels qu'ils fussent.

Or, le satyre guettait. Il la prit en chasse et, sitôt qu'elle fut seule, bondit sur elle. Elle se défendit. Une lutte s'ensuivit au cours de laquelle elle trouva la mort. Si bien que lorsqu'Orphée, inquiet de son absence, partit à sa recherche, ce fut pour trouver son cadavre.

Je vous laisse juger de son désespoir ! La forêt entière retentit de ses cris, et sa lyre émit de si funèbres accords que les dieux, là-haut, s'en alarmèrent.

— Fais taire cet humain qui m'attriste, ordonna Zeus à Hermès, son messager ailé.

Ce dernier obéit et revint aussitôt, nanti de la réponse : pour qu'Orphée se tût, il fallait lui rendre Eurydice.

— Cela n'est pas en mon pouvoir, rétorqua Zeus, fort ennuyé. Car si je règne sur la terre et le ciel, le territoire des ombres appartient à Hadès, le maître des Enfers. Mon intervention dans cette affaire risquerait de créer un incident diplomatique. En revanche, si Orphée veut tenter sa chance, qu'il aille l'implorer lui-même. Peut-être saura-t-il l'attendrir, et infléchir l'inexorable sentence ?

Hermès s'en retourna porter ce conseil au veuf éploré, lui indiquant, par la même occasion, le chemin qui menait vers le sinistre lieu. Sans perdre une seconde, Orphée se mit en route.

Au terme d'un long voyage, il parvint enfin au royaume des morts.

La porte en était gardée par un chien à trois têtes, Cerbère, dont la férocité n'avait d'égale que la vigilance. Renonçant à affronter les crocs de sa triple mâchoire, Orphée préféra se l'allier. Il fit donc appel à sa lyre. La musique adoucit les mœurs, dit-on – et à raison ! Rendu plus inoffensif qu'un agneau par les notes enchanteresses, le molosse s'effaça devant le visiteur, s'attachant à ses pas afin de n'en pas perdre une miette.

Ainsi escorté, Orphée longea l'Achéron, fleuve à la fois glacé et brûlant que tourmentait le vent des Extrêmes Douleurs, puis le Styx aux eaux bourbeuses. Il parcourut les champs d'asphodèles blafards, dont le parfum évoque la chair putréfiée, escalada la roche des Pleurs Intarissables, franchit le gouffre des Tourments et parvint enfin devant Hadès.

Sur son trône d'ossements, le maître des Enfers, entouré de sa cour, le regarda s'avancer d'un œil torve.

— Un vivant ? tonna-t-il, incrédule. Un vivant ose me défier, moi par qui tout s'arrête et se dissout ? D'où tiens-tu ton audace, petit homme ?

— Je viens chercher ma bien-aimée, répondit simplement Orphée.

Un ricanement accueillit ces paroles.

— Nul ne ressort de ces contrées, impudent drôle, ne le sais-tu pas ?
Lorsqu'on y entre, c'est à jamais !

— Eh bien, vous ferez une exception pour moi.

Et sans laisser au dieu le loisir de protester, le musicien effleura sa lyre.

Dans l'instant, tout ce que l'Enfer comptait de trépassés, de dieux, de demi-dieux et de sombres déesses fut sous le charme. Les Érinyes, ces vierges ailées aux cheveux de serpents dont les damnés craignent le fouet ardent, s'alanguirent. Minos, Éaque et Rhadamanthe, les trois juges implacables, prirent un air de rêverie, et sur la face hideuse de Charon, le passeur d'âmes, l'on vit tout à coup flotter un sourire.

— Tu as gagné, petit homme, soupira Hadès lorsque se dissipa l'harmonieuse euphorie. Pour m'avoir donné ces instants de plaisir, je te rends ta femme. Mais à une condition : ne la regarde pas avant d'avoir atteint le monde des vivants. Si tu venais à désobéir, tu la perdrais définitivement.

Orphée promit. L'instant d'après, sous la conduite de Charon, il voguait vers les Champs Élysées, séjour des bienheureux.

Eurydice, tout au chagrin de leur séparation, pleurait sur la grève. En l'apercevant, elle poussa un cri de joie.

— Toi, ici, cher amour ?

— Viens, dit-il en détournant les yeux. Nous rentrons chez nous...

Durant le trajet du retour, il la tint par la main, résistant au désir de la contempler car, après une aussi longue séparation, il brûlait de revoir son visage.

La barque d'Éternité le mena quasiment au terme du périple.

— Il vous suffit de traverser l'abîme du Temps, et vous y êtes, leur dit Charon, tandis qu'ils mettaient pied à terre.

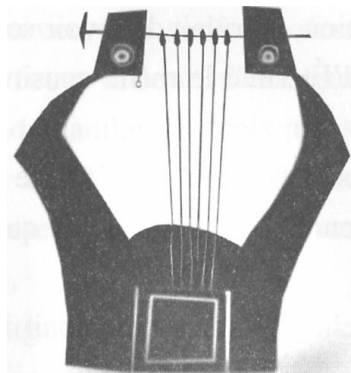
Une passerelle branlante enjambait le gouffre, ils l'empruntèrent.

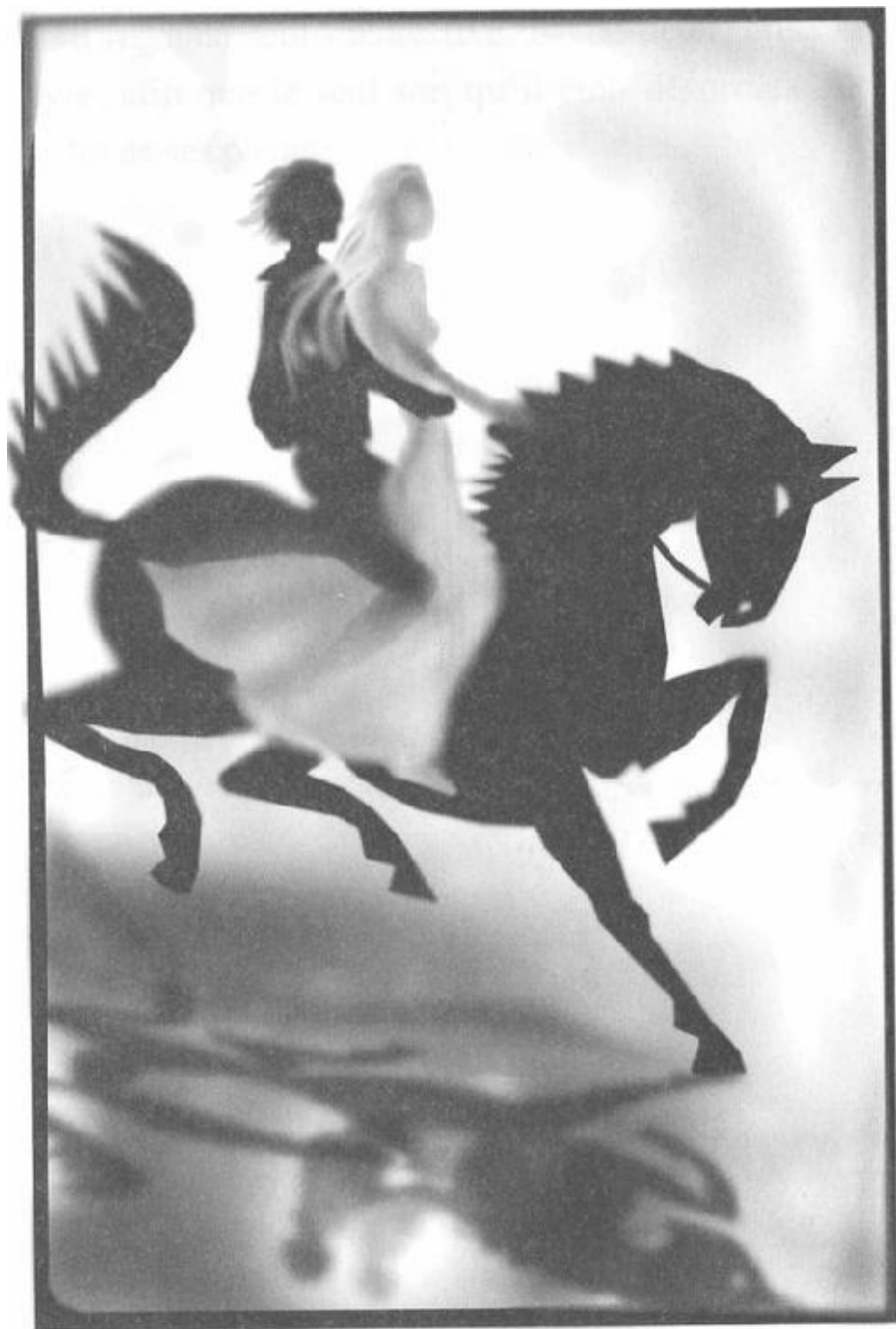
Au-delà étaient la lumière du jour, les fleurs, les oiseaux, le soleil ; la vie. Tanguant au-dessus du vide, ils avançaient, et chaque pas les rapprochait de la liberté.

C'est alors qu'Eurydice trébucha.

Le réflexe d'Orphée fut plus fort que sa raison. Il se retourna pour la rattraper... et aussitôt, elle disparut, avalée par le néant.

Il regagna seul l'autre rive. Et, de dépit, brisa sa lyre, afin que le seul son qu'il émit désormais fût celui de ses pleurs.





IX

LA FÉE ET LE SIMPLET

THOMAS N'AIMAIT PAS LA COMPAGNIE DES HOMMES. Il préférait à leurs vains discours les profonds silences de la nature, et à leurs inutiles chamailleries la paix des étoiles, du vent et des nuages. Aussi coulait-il des jours heureux en parfaite harmonie avec les éléments terrestres, vivant au rythme des saisons, couchant sur la mousse des bois et conversant avec les animaux dont il comprenait le langage.

L'on disait de lui : « C'est un simplet », et les bonnes gens du bourg voisin détournaient la tête lorsque, par hasard, ils croisaient sa route. Car l'être humain, pétri d'orgueil, n'admet point qu'on le juge, encore moins qu'on le fuie. Et nomme souvent « folie » ce qui, en vérité, n'est que lucidité, clairvoyance ou sagesse.

Or donc, ce Thomas, tout simplet qu'il fût, devint le héros d'une bien belle histoire que je m'en vais vous conter ici.

Assis sur un talus, il observait avec attention le travail des fourmis lorsqu'apparut à l'horizon une femme montée sur un cheval bleu. Chose curieuse, les sabots de l'animal ne faisaient aucun bruit sur le sol. Par ailleurs, les habits de la cavalière semblaient tissés de brume, ses cheveux avaient la transparence d'un rayon de lune, et toute sa personne laissait apercevoir, au travers d'elle-même, le paysage qu'elle eût dû logiquement cacher.

Thomas en conclut qu'il s'agissait d'une fée.

Il n'avait pas tort.

— Bonjour, dit-elle en s'approchant, je m'appelle Titania.

Sa voix était douce comme un murmure d'abeilles.

— On me surnomme Simplet, bonjour, répondit-il.

Ils se serrèrent la main, et dans sa paume, Thomas eut l'impression d'emprisonner un souffle. Puis, les présentations étant faites, l'apparition mit pied à terre.

Or, autant les femmes de chair et d'os laissaient le jeune homme indifférent, autant celle-ci le troublait. Si bien que, quand elle fut assise à ses côtés, il ne sut plus qui il était, où il était, ni ce qu'il faisait en ce vaste monde. En revanche, ce dont il fut certain, c'est qu'il

l'aimait de toute son âme.

Ce sentiment, nouveau pour lui, le plongea dans un abîme de perplexité. Car, s'il ignorait tout des rites amoureux, cette ignorance était encore plus grande en ce qui concernait ceux des fées !

Par bonheur, l'attirance s'avéra réciproque. De sorte que Titania prit, comme on dit, le taureau par les cornes. C'est-à-dire que, sans préambule, elle l'embrassa. Et ce baiser était aussi léger que le frôlement d'une aile de papillon.

Il tenta de lui rendre la pareille, et y réussit si bien que son baiser à lui eut la délicatesse d'un vol de libellule.

Ainsi s'occupèrent-ils ensemble tout le jour, s'émerveillant l'un l'autre. Et bénissant le ciel d'y prendre tant de joie.

Hélas, quand vint le soir, Titania, enfourchant son cheval, déclara :

— Il faut que je m'en aille, à présent, car je suis née de la lumière et l'ombre me tuerait.

— Emmène-moi avec toi, dit simplement Thomas.

La fée secoua la tête.

— Aucun humain ne peut survivre à ce voyage.

— Que m'importe de mourir, si c'est auprès de toi, répondit Thomas.

Et, sans hésiter, il monta en croupe.

Le trajet dura sept fois sept ans, mais lui parut plus rapide que l'éclair, tant il est vrai que le temps passé auprès de l'Aimée semble toujours trop court à celui qui aime. Durant sept fois sept ans, il demeura ainsi sans boire ni manger, puisant ses forces vitales dans ce corps merveilleux qu'il serrait contre lui.

Quand enfin ils parvinrent au terme du périple, ses cheveux étaient blancs et une longue barbe ornait son menton. Titania, en revanche, n'avait pas pris une ride.

Le cheval bleu pénétra dans un palais d'azur où brillait un soleil éternel.

— Nous voici chez moi, annonça la fée en ouvrant la porte de sa chambre.

Or, cette pièce était tapissée de miroirs. Lorsque Thomas y aperçut son reflet, une tristesse sans nom glaça son cœur.

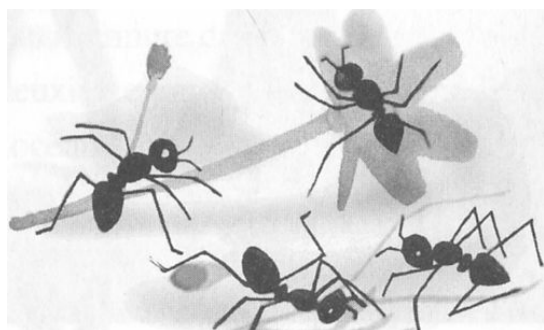
— Que ferais-tu d'un ancêtre, toi si belle ? s'écria-t-il. Il te faut un mari de ton âge, non ce vieillard décati...

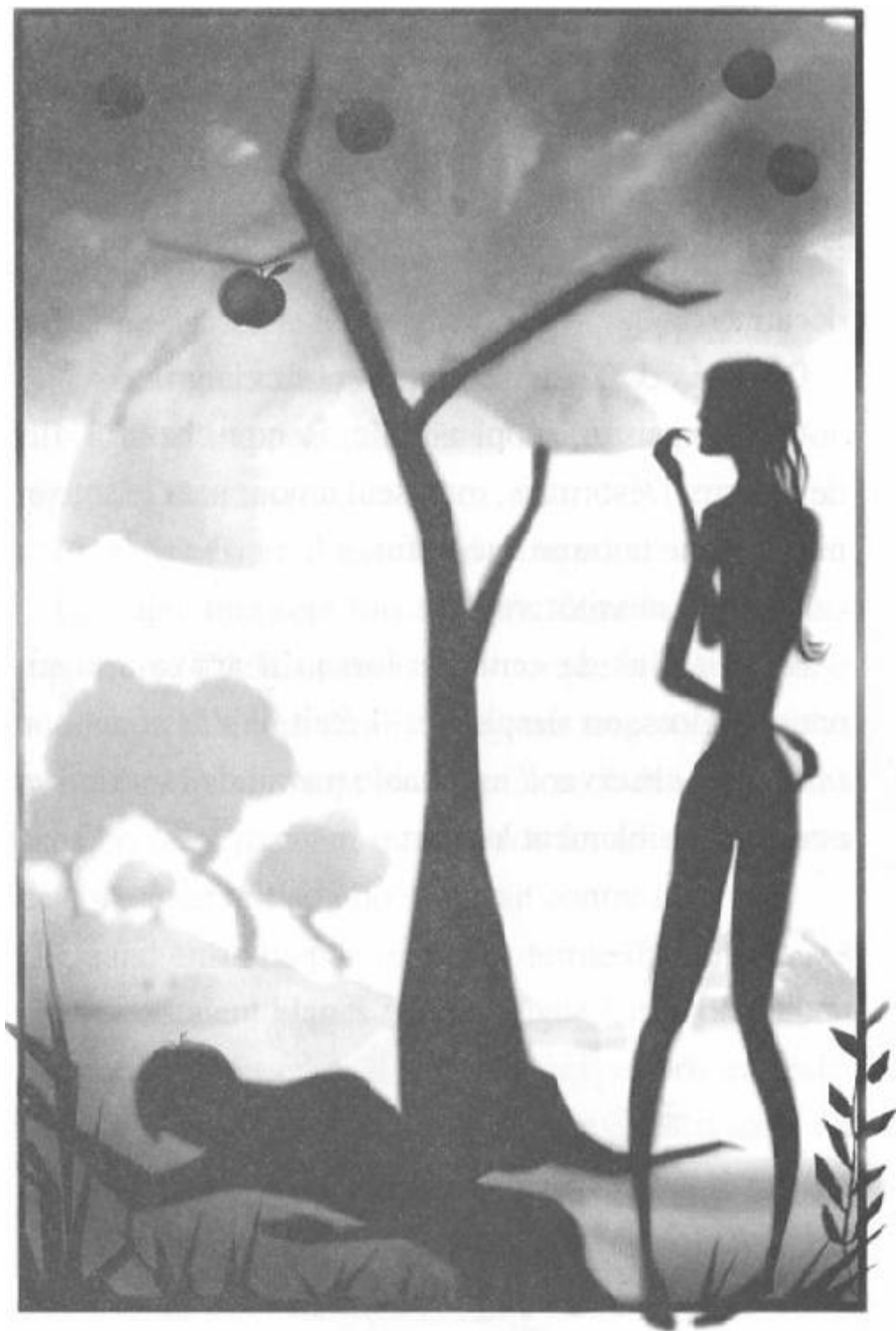
Les yeux de Titania s'emplirent de chagrin.

— Tu as raison, soupira-t-elle. Rentre chez toi, fils de la terre. Désormais, mon seul amour sera le souvenir du jeune homme que tu fus...

Thomas, aussitôt, repartit.

Il avait plus de cent ans lorsqu'il arriva à destination. Alors, en simplet qu'il était, il s'assit sur son talus pour observer l'immuable travail des fourmis et attendit paisiblement la mort.





X

ADAM ET ÈVE

AU DÉBUT ÉTAIT LE CHAOS.

— Mettons de l'ordre dans tout cela, dit Dieu.

Le premier jour d'entre les jours, Il créa la voûte céleste. Il y suspendit le soleil, la lune et les étoiles, et l'emplit du grondement de l'orage, du souffle des vents, du murmure de la pluie.

Le deuxième jour d'entre les jours, Il créa les mers et les océans, où Il fit hurler la tempête, mugir la houle et chuchoter les vagues.

Le troisième jour d'entre les jours, Il créa les montagnes, les volcans et les précipices, couronnant de neige les plus hautes cimes et creusant des abîmes jusqu'au centre de la terre.

Le quatrième jour d'entre les jours, Il créa l'arbre nourricier, la fleur odorante, la forêt profonde, le pré verdoyant.

Le cinquième jour d'entre les jours, Il peupla ces lieux de toutes sortes de bêtes, grandes et petites, lentes ou rapides, amicales ou féroces. Il mit également le poisson au creux des flots et l'oiseau dans le firmament.

Le sixième jour d'entre les jours, enfin, Il créa l'homme. Et comme celui-ci était petit, fragile et nu, Il en fit le roi de l'Univers, par dérision.

Or, posé en ce vaste monde, cet être démuní se sentit bien seul. Certes, il côtoyait une grande disparité de créatures, comme lui exposées aux aléas de la faim, du froid et de la peur. Mais toutes possédaient, pour y remédier, des dons qui lui faisaient cruellement défaut : l'oiseau volait, le poisson nageait, le daim courait à la vitesse du vent, l'ours était pourvu d'une chaude fourrure. Et la grenouille elle-même, pourtant si vulnérable, avait la faculté de faire des bonds immenses.

Lors, s'agenouillant, Adam – ainsi se nommait ce premier humain – s'adressa à son créateur en ces termes :

— Aie pitié de ma solitude, donne-moi un compagnon de mon espèce. Qu'au moins lorsque je tremble, quelqu'un tremble avec moi.

— Tu as raison, dit Dieu.

Et Il créa la femme.

Ève était son nom. Adam et elle se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, hormis sur un point : s'il était, lui, d'un caractère soumis, elle, par contre, n'en faisait qu'à sa tête.

— Vous pouvez, leur avait dit Dieu, cueillir tous les fruits qu'il vous plaira, sauf ceux de ce pommier que vous voyez là-bas, au centre du verger.

— Pourquoi ? avait demandé Ève.

— Parce que je l'exige.

Dès lors, car telle était sa nature, Ève trouva mille attraits à cet arbre interdit, et ses fruits lui parurent plus appétissants que ceux d'alentour.

Hélas, si elle partageait avec son compagnon les joies et les peines de leur condition, s'ils grelottaient ensemble sous la bise et jouissaient ensemble de la chaleur du soleil, Adam désapprouvait sa convoitise. Elle l'enferma donc en son cœur, et n'en dit plus mot.

Le temps passa.

Mais point l'envie.

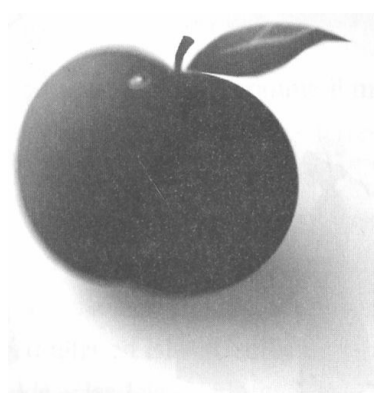
De sorte qu'un beau matin, succombant à la tentation, Ève cueillit la pomme. Dans l'instant, le ciel s'ouvrit et Dieu parut, environné d'éclairs et de tonnerre.

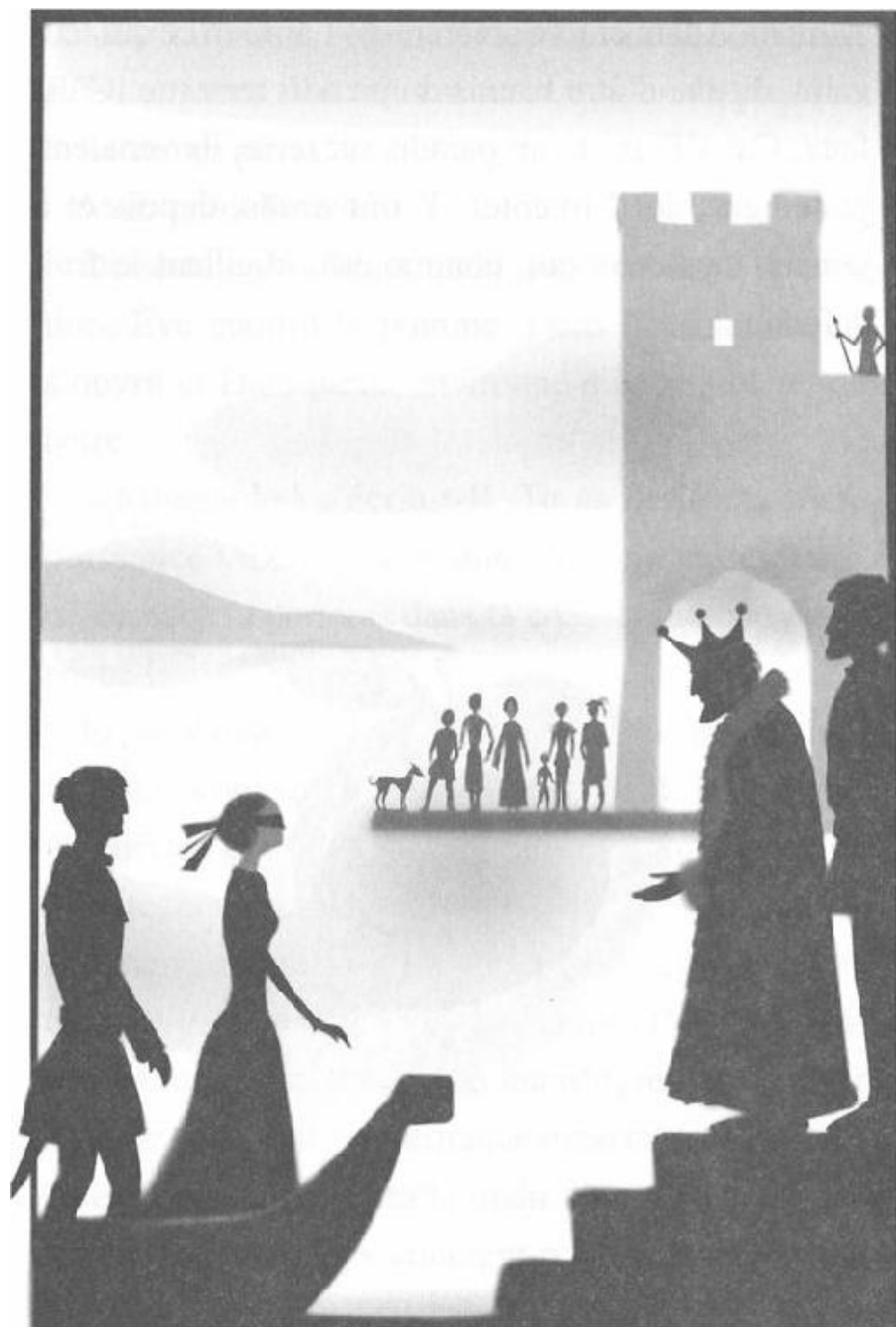
— Misérable ! s'écria-t-Il. Tu as défié ma toute-puissance ! Cela mérite une punition exemplaire : désormais, tu porteras dans ta chair la marque de ton péché !

Et, tout aussitôt, la pomme se scinda en deux moitiés égales qui se collèrent à la poitrine de la coupable, y générant ces doubles rondeurs que l'on devait, par la suite, nommer « seins ».

Adam, qui passait par là, en fut curieusement troublé. Et lui qui n'eût pas, pour tout l'or du monde, touché aux fruits de l'arbre interdit, ressentit envers ceux de sa femme une attirance irrésistible. Bravant la colère divine, il y porta la main. Sur cette main, Ève mit la sienne, et ils s'aimèrent pour la première fois.

Ainsi, Adam et Ève créèrent-ils l'amour, ce qui leur valut, dit-on, d'être bannis du paradis terrestre. C'est faux. Car s'il existe un paradis sur terre, ils venaient, justement, de l'inventer. Y ont accès, depuis et à jamais, tous ceux qui, comme eux, cueillent le fruit défendu.





XI

TRISTAN ET ISOLDE

LE ROI LOTHAR ÉTAIT VEUF, et comme il menaçait de mourir sans descendance, laissant les terres d'Armor dépourvues de souverain, ses conseillers le pressaient de se remarier. Bien que ses goûts le portassent davantage à pleurer sa défunte qu'à la remplacer, il finit par se rendre à leurs raisons et chargea Tristan, son homme de confiance, d'aller en Islande solliciter la main de la princesse Isolde – les Islandaises ayant, aux dires des connaisseurs, les ventres les plus féconds de la côte celtique. Mais auparavant, il se rendit chez Zulma, sa vieille nourrice, qui était également sorcière.

— Je crains, lui confia-t-il, qu'une femme jeune et belle n'éprouve pas, pour ma personne, l'attachement que je suis en droit d'attendre d'une épouse.

— Certes, mon fils, l'âge t'a retiré une partie de ta séduction, lui répondit Zulma. En revanche, tu es puissant et riche. N'est-ce pas suffisant pour que l'on t'aimât ?

— Ce le serait si l'âme féminine n'était aussi frivole...

Zulma hocha la tête avec circonspection.

— Qu'à cela ne tienne, j'ai là ce qu'il te faut. Prends ce philtre d'amour : celle qui l'absorbera éprouvera, pour le premier homme qui se présentera à elle, un sentiment si fort que rien ne pourra l'éteindre.

Elle lui tendit une fiole qu'il s'empressa de remettre au messager, en lui recommandant :

— Donne ceci à boire à la future reine avant notre rencontre, et veille à ce qu'entre-temps, elle ne voie personne. Au besoin, bande-lui les yeux.

Tristan s'engagea à suivre ces instructions à la lettre, puis s'embarqua pour la longue traversée qui menait au pays des falaises noires. Parvenu à destination, il gagna le palais royal et, ayant demandé audience au monarque, lui exposa le but de sa visite. Ce dernier accueillit favorablement sa requête, si bien qu'un mois plus tard, ayant accompli sa mission avec brio, le messager prenait le chemin du retour en compagnie de la princesse. Et quelle princesse !

Isolde était d'une beauté sans égale. Aussi blonde que la lumière du matin, aussi blanche de peau que l'écume des vagues, le corps altier, le pied mignon, la cheville fine...

— Vous serez la perle de la couronne d'Armor, lui avait dit Tristan, tandis qu'ils voguaient vers l'auguste fiancé.

Et de se réjouir d'amener à Lothar une telle compagne, afin qu'il pût, contre elle, réchauffer son vieux corps.

Isolde, quant à elle – et pour ces mêmes raisons –, était morose. Car la jeunesse recherche la jeunesse, et la perspective d'unir sa destinée à celle d'un barbon ne l'enchantait guère. Le messenger, par contre, ne lui eût pas déplu – que dis-je ? l'eût charmée, et même plus encore. N'avait-elle pas, dès l'instant de leur rencontre, senti son cœur s'émouvoir pour ses yeux ardents, son mâle visage ? Et ce cœur ne battait-il pas plus fort à chaque instant, alors qu'inexorablement se rapprochait le terme du voyage ?

Vint le dernier soir.

Or les Islandaises, hormis les qualités citées plus haut, ont également du feu dans les veines. De sorte qu'en regardant la lune se lever sur son ultime nuit de liberté, la princesse n'y tint plus. Rejoignant Tristan dans sa cabine, elle lui dit :

— Pourquoi ne pas fêter notre arrivée prochaine par un banquet bien arrosé ?

À l'éclat de son regard, tout autre que lui eût perçu la véritable raison de sa requête. Mais il était si franc et de si noble caractère que cette pensée ne l'effleura même pas.

— Vos désirs sont des ordres, madame, répondit-il. Que l'on nous apporte des mets raffinés et les meilleurs vins !

Lors, ils s'attablèrent et burent plus que de raison, si bien que vers minuit ils étaient fort gais. Mettant à profit l'ébriété de son hôte, la princesse alors voulut s'offrir à lui, mais il la repoussa avec indignation.

— Éloignez-vous, madame ! J'insulterais mon roi si j'acceptais !

— Qu'importe ? répondit-elle. Nul ne le saura ! Allons, venez : mes bras vous sont ouverts. Faites-moi connaître le plaisir avant que ce corps qui s'alanguit pour vous ne devienne la propriété d'un vieillard !

Peine perdue : tout ivre qu'il fût, l'honnête Tristan se refusait à commettre une telle infamie. Alors, la princesse se mit à pleurer.

— Malheureuse que je suis, disait-elle, jamais je ne connaîtrai les douceurs de l'amour !

— Détrompez-vous, lui répondit Tristan. J'ai là ce qu'il faut pour combler vos vœux.

Et, ce disant, il lui montra la fiole.

— Ce philtre fera naître en vous une violente attirance pour celui auquel on vous destine. Ainsi, quelle que soit son apparence, vous

éprouverez à son contact les émotions extrêmes qu'exige votre nature.

Si grand était le désir d'Isolde qu'aussitôt, un plan germa dans son esprit. Profitant d'un moment d'inattention, elle s'empara de la fiole et en versa le contenu dans une coupe qu'elle tendit au jeune homme.

À peine eût-il avalé le breuvage que son attitude changea du tout au tout. Ses réticences fondirent comme neige au soleil, et, de froid qu'il était, il devint brûlant. L'étreinte qui s'ensuivit combla la princesse au-delà de ses espérances.

Le matin se leva sur leur folle passion. Hélas, déjà apparaissaient, à l'horizon, les rives de Bretagne sur lesquelles Lothar attendait sa promise.

Il leur fallut donc s'arracher l'un à l'autre.

— Jamais je ne t'oublierai, dit Isolde à Tristan.

— Je n'aurai d'autre amour que toi, répondit Tristan à Isolde.

Et tandis que, conformément aux ordres du roi, il lui bandait les yeux, la jalousie faisait trembler sa main.

Bientôt, le navire accosta et Lothar, suivi de son escorte, se porta à la rencontre de sa future épouse. Tristan, la mort dans l'âme, la lui livra, tout aveuglée. Ayant prié ceux qui l'accompagnaient de sortir du champ de vision de la jeune femme, le roi dénoua solennellement l'écharpe et se présenta à elle.

En apercevant sa face ridée, Isolde faillit se trouver mal.

— Remettez-moi mon bandeau, sire, implora-t-elle. L'éclat de votre gloire me blesse les yeux.

Flatté, il fit ce qu'elle souhaitait. Et, tandis qu'en lui-même il se félicitait de l'excellent effet de la potion magique, la princesse, dans le noir, se remémorait jusqu'au vertige les traits fiévreux de son bien-aimé.

Le mariage eut lieu le soir même. Puis vint la nuit de noces. Par bonheur, fatigué par la cérémonie, Lothar s'endormit sans avoir honoré sa compagne, remettant au lendemain un exercice fort éprouvant pour son grand âge.

Comme il ronflait à ses côtés, Isolde se leva. Cette proximité lui répugnait autant que si elle eût partagé la couche d'un porc. Elle ouvrait la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur nocturne lorsqu'elle remarqua un homme, debout dans l'ombre.

Son cœur le reconnut avant ses yeux.

— Tristan ? souffla-t-elle.

C'était bien lui, qui souffrait mille morts au pied de cette chambre où s'immolait sa belle.

Ce fut plus fort qu'elle, elle le rejoignit. Il ne la repoussa pas, et, jusqu'à l'aube, ils s'aimèrent en pleurant.

Or, ce manège eut un témoin.

Un courtisan que fuyait le sommeil prenait, cette nuit-là, le frais à

son balcon. Jugez de sa surprise, en découvrant la reine dans les bras de son amant ! Il s'empressa d'aller prévenir le roi, de sorte qu'à son retour dans la chambre conjugale, l'infidèle fut arrêtée et conduite en prison. Tristan, pour sa part, ne dut son salut qu'à la fuite.

L'on jugea Isolde pour crime d'adultère, et comme ce délit était puni de mort, elle fut condamnée à la pendaison.

L'exécution eut lieu deux jours plus tard, le temps pour les hérauts de l'annoncer par tout le pays, en manière d'exemple. Un gibet avait été dressé en place publique, autour duquel se pressait la populace car, en ces temps barbares, les châtimens étaient une distraction de choix. Cependant, quand parut la coupable, si blanche et si blonde entre ses gardiens, une rumeur de pitié parcourut l'assistance.

Le bourreau, aussi insensible à cette compassion qu'il l'était aux larmes d'Isolde, lui passait la corde autour du cou lorsque quelqu'un jaillit de la foule en criant :

— Arrêtez !

Et tout un chacun put reconnaître Tristan qui, rendu fou par le désespoir, courut se jeter aux pieds du roi.

— Sire, je vous en conjure, tuez-moi mais épargnez la reine !

— Elle m'a trahi, elle doit payer ! trancha Lothar.

— Moi seul suis responsable de cette trahison ! J'ai versé trop tôt l'élixir dans son verre. Elle m'a aperçu avant de vous voir, et s'est éprise de moi, victime du sortilège !

Lothar était un homme dur mais juste. L'argument le toucha. Il se reprocha d'avoir eu recours, pour se faire aimer, à des manigances – lesquelles s'étaient, ô ironie, retournées contre lui.

— Ton aveu force ma magnanimité, dit-il. Je te confisque tes biens, mais je vous laisse la vie à tous deux. Emmène cette femme indigne et disparaîsez à jamais de ma vue.

Ainsi firent-ils, sous les ovations de la foule.

Ils trouvèrent refuge dans la forêt voisine et, tout le temps que dura la belle saison, vécurent comme vivent les biches et les oiseaux, se nourrissant de fruits sauvages, buvant l'eau des sources, dormant sous la ramure. Et s'aimant à chaque seconde du jour ou de la nuit, éblouis qu'un pareil bonheur leur fût octroyé.

Puis vint la froidure. Tristan construisit une cabane, se fabriqua un arc et, tandis qu'Isolde entretenait le feu, partit à la chasse.

Il n'en revint pas.

Après plusieurs heures de vaine attente, la jeune femme, fort inquiète, s'en fut à sa recherche. Elle le trouva, baignant dans son sang, victime d'un sanglier furieux.

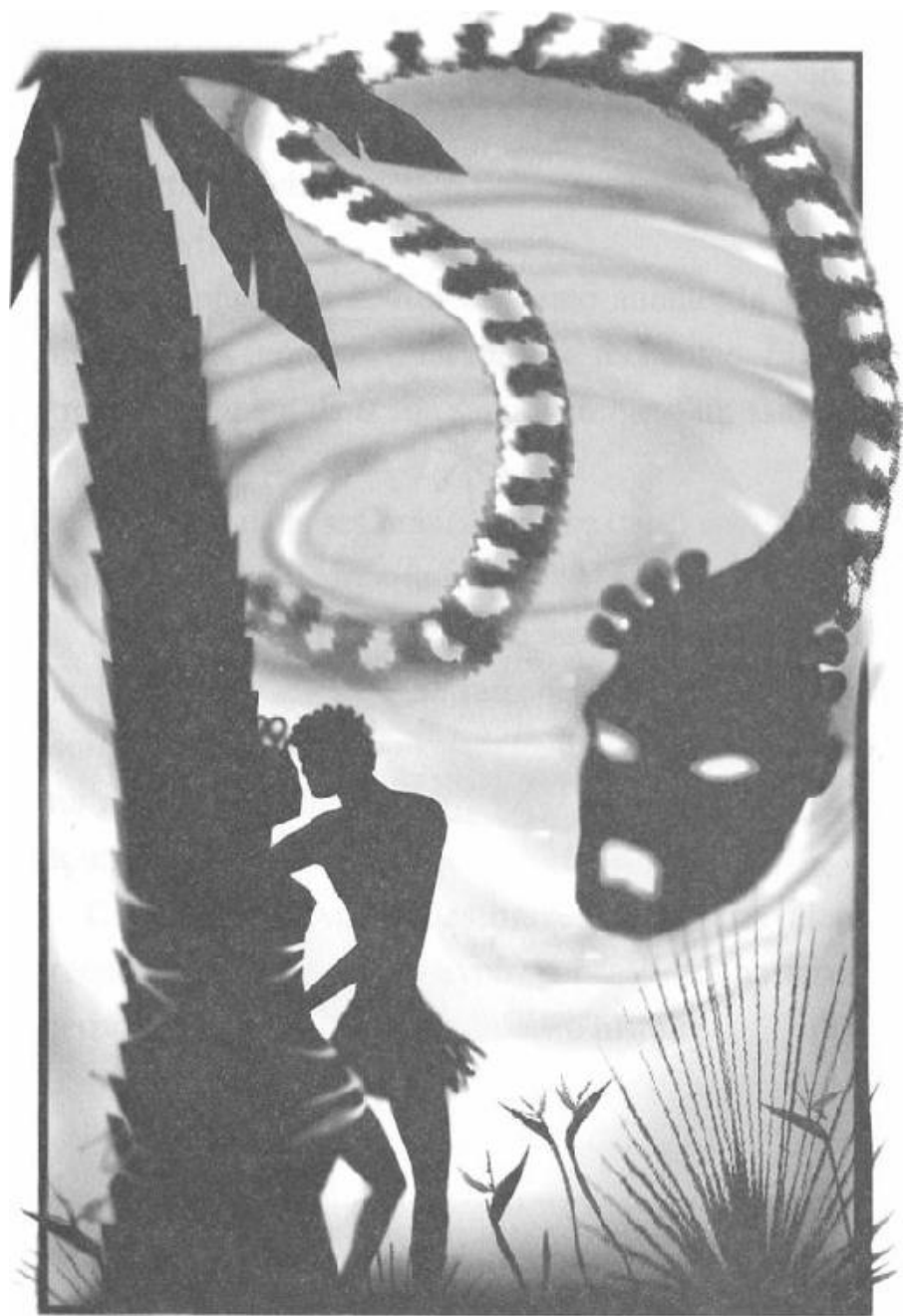
Il mourut dans ses bras. Alors, se couchant près de lui, elle résolut de mourir aussi.

Mais le ciel en avait décidé autrement. À la nuit tombée, des

bûcherons la ramenèrent chez eux et la soignèrent. Ce fut là que, trois mois plus tard, elle mit au monde son fils Arthur, avant de s'éteindre à son tour.

Cet enfant, élevé par les braves gens qui avaient recueilli sa mère, devait avoir, par la suite, un fabuleux destin. Mais ceci est une autre histoire...





XII

SIA ET ADOU

DANS LES TEMPS ANCIENS, le Ghana était un pays riche. Les marchés de sa capitale, Ouagadou, regorgeaient de fruits, de légumes et d'épices que l'on venait acheter des quatre coins du globe. Le long de ses rues s'élevaient de vastes demeures entourées de jardins, car l'eau des fontaines coulait en abondance. Et quand tombait le soir, l'on pouvait voir s'y promener des femmes belles et parées, dont les lourds bijoux dansaient sous la lune.

Cependant, cette prospérité que toutes les contrées d'alentour enviaient n'était pas l'œuvre de la nature. Les Ghanéens la devaient à un démon nommé Didi, gigantesque serpent à tête d'homme qui vivait dans un lac, à l'ouest de la ville. Et elle avait un prix élevé : la mort. Didi, en effet, exigeait qu'en échange de ses bienfaits on lui sacrifiât chaque année une vierge.

Cette cérémonie avait lieu au début du solstice d'hiver, pour qu'à la première goutte de sang versé succédât la première goutte de pluie. Son déroulement était immuable : les prêtres chargés de l'offrande choisissaient la victime parmi les jeunes filles en âge de convoler. L'élue devait être grande et fière, avoir l'œil vif, le sein haut placé, la taille fine. Ils la vêtaient comme une reine, tressant ses cheveux de fils d'or et suspendant tant de diamants à ses oreilles que leur poids lui faisait courber la tête. Ensuite, en un cortège solennel, ils l'emmenaient au lac et l'y abandonnaient.

On ne la revoyait jamais.

Durant cette journée maudite, les mères pleuraient, les pères se couvraient la tête de cendre, et le battement sourd des tam-tams retentissait dans toute la ville, afin que nul n'entende les cris de la pauvrete. Puis, lorsque la pluie se mettait à tomber, signe que le sacrifice était consommé, les chants d'allégresse remplaçaient les larmes.

Or donc, la fois où se situe notre histoire, Sia avait été désignée par l'assemblée des Sages comme étant la plus apte à satisfaire Didi. Elle avait seize ans, l'âge où l'on est encore enfant et déjà femme. Sa peau

était plus veloutée que le mufle du veau nouveau-né, ses yeux miroitaient autant que le lac lui-même, et, lorsqu'elle marchait, la grâce de son pas embellissait le sol.

Elle accueillit la sentence avec l'effroi que l'on devine et s'empressa d'en aviser Adou, son ami de toujours. Ensemble, ils pleurèrent, car ils s'aimaient comme frère et sœur, et la perspective d'être séparés les éprouvait.

Lorsque l'heure fut venue, les prêtres emmenèrent Sia pour la parer selon la tradition. Et Adou s'en alla, tête basse, confier son chagrin au vent de la plaine.

« Ah, si j'en avais le courage, j'affronterais le monstre ! » se disait-il.

C'étaient là vaines rêveries car il avait l'épaule menue, le torse grêle, et ses seuls combats consistaient à chasser les mouches et à écraser les moustiques.

Cependant, à la longue, une pensée lui vint :

« Seul, je suis faible, certes, mais si toute la ville luttait à mes côtés, nous vaincrions, j'en ai la certitude ! »

Aussitôt, il se mit à haranguer la foule.

— Soyons solidaires ! criait-il. Armons-nous de bâtons, de fourches, de couteaux, et unissons nos forces pour détruire ce démon qui nous opprime !

— Quelle folie ! répondirent les gens. Didi ne nous opprime pas, bien au contraire : il fertilise nos terres, emplit d'eau nos puits et garnit d'or nos bourses. Que deviendrions-nous sans lui ?

— Mais il mange vos filles ! protesta Adou, indigné.

— On n'a rien sans rien, soupirèrent les gens. C'est le tribut de l'opulence.

Et de lui tourner le dos pour s'en aller vaquer à leurs affaires.

Aucun mot ne peut traduire la déception d'Adou. Son dernier espoir s'envolait. Il gémit, cria, maudit ses semblables. Se cogna la tête contre les murs. Voulut mourir, même, arguant que sans Sia, sa vie n'avait plus aucun sens.

C'étaient là des paroles d'amant ; il s'en rendit compte et en fut surpris. Avait-il donc fallu qu'il fût sur le point de la perdre pour comprendre qu'il l'aimait d'amour ?

Un puissant désir monta en lui : celui de l'approcher une dernière fois pour lui en faire l'aveu avant que de la perdre. Il courut donc au lac et attendit. Au bout de peu de temps, des psaumes l'avertirent que le cortège approchait. Alors, il se cacha. Et son cœur saigna devant la jeune fille au cou ployé que les prêtres traînaient au supplice.

Ayant attaché leur victime à un arbre, ces derniers repartirent. Alors, Adou sortit de sa cachette et lui cria :

— Je t'aime !

— Je t'aime aussi, répondit Sia d'une voix entrecoupée de sanglots.

Submergés par le désespoir, ils s'embrassèrent. Puis, le jeune homme ayant tranché les liens de sa compagne, ils s'étreignirent, glissèrent sur le sol, et mirent à profit le temps qui leur restait pour s'offrir l'un à l'autre. Ainsi oublièrent-ils dans le feu de la passion que ces instants étaient leurs derniers.

Ce fut en cet état que Didi, jaillissant des flots, les surprit. La scène le mit dans une violente colère.

— Est-ce là la vierge qu'on me destine ? hurla-t-il. Beau présent, en vérité : une catin qui se donne au premier venu ! Par ma barbe, pour qui me prend-on ?

Et, dans un grand éclair, il disparut.

Aussitôt, les rivières se tarirent, les puits s'asséchèrent, la végétation se flétrit, les prés verdoyants se changèrent en désert. Et la ville si prospère ne fut plus qu'un champ de ruines balayé par les sables. Quant à ses habitants, ils émigrèrent ailleurs, vers des terres moins arides.

Mais qu'importait à Sia et Adou ? Eux, ils s'aimaient, et cela suffisait à leur bonheur. Le cœur est un jardin qui jamais ne se fane tant qu'y fleurit l'amour.





XIII

FIDÈLE PÉNÉLOPE !

ASSISE À SA FENÊTRE, la reine d'Ithaque scrutait tristement l'horizon, sous l'obscur clarté des étoiles.

— Ô mon cher époux, murmurait-elle, quand te reverrai-je ? Ces flots qui t'emportèrent jadis te ramèneront-ils un jour vers moi ?

Et, comme chaque nuit depuis vingt ans, elle essayait une larme en évoquant Ulysse, ravi à sa tendresse au lendemain de leurs noces par le devoir de guerre.

— La fière Troie est tombée voici bientôt dix ans, après dix ans de siège. Tous les héros vainqueurs sont rentrés au logis, excepté un, le mien. Pourtant, je sais qu'il est toujours vivant. Mon cœur me le crie, et le cœur d'une épouse aimante ne ment jamais. Mais où est-il ? Qui le retient ? Quel ennemi ou quelle maîtresse ? M'a-t-il oubliée ou pense-t-il à moi autant que je pense à lui ?

Tout en soliloquant, elle s'activait sur le métier à broder où, armée d'une paire de ciseaux, elle défaisait point à point l'ouvrage de la veille.

Quiconque approchait, de près ou de loin, l'île d'Ithaque connaissait la tapisserie de Pénélope. De l'aube au crépuscule, la reine y travaillait, le front penché, les genoux chargés de fils de couleur, faisant surgir de son aiguille les personnages d'une vaste scène mythologique. L'on pouvait y voir Zeus debout dans les nuages, la foudre au poing, l'aigle à ses pieds. Sa compagne, la hiératique Héra, était à ses côtés ainsi qu'Athéna, vierge guerrière à l'œil impitoyable.

C'était justement cette sombre figure que, depuis des mois, la brodeuse façonnait de jour et détruisait la nuit.

Curieux manège, me direz-vous ! En voici la raison : l'absence prolongée d'Ulysse ayant laissé vacant le trône royal, de nombreux intrigants le briguaient. Or, conformément aux lois en vigueur, l'unique moyen d'y parvenir était d'obtenir la main de sa veuve. Pénélope, convaincue – nous l'avons vu plus haut – qu'elle ne l'était point, refusait farouchement l'idée d'un remariage. Mais sous la pression des ministres et du peuple, elle sentait peu à peu faiblir sa

résistance.

En désespoir de cause, elle avait fini par déclarer :

— Je ne choisirai un fiancé qu'après avoir achevé ma tapisserie. Car je veux l'offrir aux dieux tutélaires, afin qu'après m'avoir pris un époux, ils me conservent le second.

Qu'opposer à un argument aussi pertinent ? Les candidats s'armèrent de patience mais, désireux de surveiller l'avancement des travaux, s'installèrent au palais. Dès lors, Pénélope eut recours au simulacre que l'on sait. Et tandis qu'elle usait ses yeux à broder puis à débrouder inlassablement, ses hôtes indésirables festoyaient à ses dépens, emplissant de joyeuses clameurs un lieu qu'elle eût souhaité mélancolique et silencieux, comme elle-même.

Les choses en étaient là lorsqu'Ulysse revint. Dix années d'odyssée succédant à dix années de combats l'avaient rendu méconnaissable. Ne restait, du fringant cavalier qui avait quitté Ithaque dans la force de l'âge, qu'un vagabond fourbu à la barbe hirsute, à la peau burinée par les vents, aux cheveux précocement blanchis. Des guenilles complétaient sa métamorphose, ce qui – car il était rusé et usait volontiers d'artifices – lui inspira le stratagème suivant :

« Je vais, se dit-il, m'introduire chez moi sous une identité d'emprunt. Ainsi j'apprendrai, sans que l'on cherche à me leurrer, ce qui s'y est passé en mon absence. »

Il se présenta donc aux portes du palais sous les traits d'un mendiant en quête de nourriture. La coutume autorisant les pauvres à ramasser les miettes tombées de la table des riches, les gardes le firent entrer. Il se traîna dans un coin sombre et observa.

Ce qu'il vit lui déplut fortement.

Dans ce lieu voué jadis au culte de la bravoure ne sévissaient plus que mollesse, veulerie, concupiscence. Des convives gros et gras s'y prélassaient, bâfrant comme des pourceaux, buvant, rotant, plaisantant lourdement ou ronflant dans les vapeurs dégradantes de l'ivresse. De plus, comble d'abjection, ils puisaient à pleines mains dans le trésor royal pour assouvir leurs vices.

S'approchant de l'un d'eux, Ulysse demanda où était Pénélope.

— Dans sa chambre, lui répondit-on. Occupée, selon son habitude, à tirer l'aiguille.

Tandis que, conformément au rôle qu'il s'était assigné, le faux mendiant s'éloignait en rampant, un aboiement rauque le fit sursauter. Un vieux chien aveugle boitait à sa rencontre et, l'ayant longuement flairé, lui fit fête.

— Brutus ! souffla-t-il, touché aux larmes. Tu es le seul, ici, qui m'ait reconnu ! Le seul qui m'ait montré un quelconque attachement ! Béni sois-tu, toi et tous tes semblables, car souvent le chien est plus humain que l'homme.

Sous ses caresses, l'animal rendit l'âme, tué par le bonheur.

Un moment plus tard, Pénélope apparut. En dépit des mèches blanches givrante sa chevelure et des rides froissant son front majestueux, elle sembla à Ulysse plus belle que jamais. Il s'en fallut de peu que, se faisant reconnaître, il ne la prît dans ses bras pour l'embrasser follement.

Cependant, au prix d'un violent effort, il réprima l'élan qui le poussait vers elle. Il ne voulait jouir des délices de l'amour qu'après avoir goûté l'amère saveur de la vengeance.

En apercevant le cadavre du chien, la reine eut l'air navrée.

— Pauvre bête, s'apitoya-t-elle. Il attendait son maître depuis si longtemps et sera mort sans l'avoir revu.

Son regard se porta ensuite sur celui qui avait recueilli le dernier souffle de l'animal.

— Brutus n'était qu'un chiot lorsque mon époux le recueillit, ajouta-t-elle. Il n'a vécu que peu de temps auprès de lui, mais sa fidélité, tout comme la mienne, fut sans faille.

À ces mots, une telle émotion étreignit Ulysse qu'il ne put retenir un faible gémissement.

— Pardonne-moi, dit Pénélope, se méprenant sur le sens de la plainte. Je me préoccupe du sort d'un chien alors que tu souffres...

Et d'appeler une servante afin qu'elle prenne soin du malheureux, lui lave les pieds, et lui donne des vêtements ainsi qu'un bon repas. Or, cette servante était justement la nourrice d'Ulysse. Jugez de sa surprise en reconnaissant, sur la cheville du vagabond, la cicatrice d'une blessure qu'elle avait elle-même soignée, lorsque son maître était enfant.

Au regard qu'elle lui lança, il se sut démasqué. Alors, se penchant vers la veille femme :

— Garde mon secret, nourrice, lui dit-il, car l'heure de vérité n'a pas encore sonné.

Par une étrange coïncidence, ce jour-là, les prétendants avaient tenu conseil. Bien que rivaux, ils étaient tombés d'accord sur une chose : la tapisserie de Pénélope était un alibi destiné à gagner du temps, et ce jeu de dupes n'avait que trop duré.

— Ce soir, qu'elle le veuille ou non, nous l'obligerons à prendre une décision ! décréta le doyen de la bande, un Crétois nommé Arbacès.

Il fut unanimement élu porte-parole, aussi, dès que la reine entra dans la salle commune, l'apostropha-t-il en ces termes :

— Trêve de tergiversations, madame : il vous faut sur l'heure choisir un époux !

Pénélope eut beau protester, affirmant haut et fort que tant de précipitation offenserait les dieux, rien n'y fit. Pressée de toute part, elle finit par réclamer un dernier délai de réflexion et, en larmes,

courut se réfugier dans ses appartements.

Elle projetait de mettre fin à ses jours en absorbant un quelconque poison quand le mendiant frappa à sa porte.

— Madame, dit-il en s'inclinant avec respect, faites-moi l'honneur de m'écouter car je suis en mesure d'arranger vos affaires.

— Hélas, mon brave ami, comment le pourriez-vous ? soupira la reine. Ma situation est désespérée.

— Peut-être moins que vous ne le croyez, à condition que vous vous conformiez à mes directives. Ordonnez que l'on dresse une cible, et dites à ces seigneurs que vous serez à celui qui, en utilisant l'arc d'Ulysse, obtiendra le meilleur score.

Saisie d'une étrange intuition, Pénélope accepta la joute et son enjeu. Les prétendants également. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est que cet arc n'était pas un arc ordinaire. Son maniement requérait une force et une adresse considérables, si bien que, amollis par l'oisiveté et la bonne chère, aucun d'entre eux ne put arriver à le tendre.

Quand tous s'y furent essayés en vain, le mendiant déclara :

— À mon tour, maintenant.

Rires et quolibets fusèrent aussitôt. Avait-on jamais vu pouilleux plus arrogant ? Vouloir se mesurer à des princes de sang, fi, quelle audace !

La reine s'interposa, exigeant qu'en dépit de sa condition sociale il eût, lui aussi, le droit de tenter sa chance.

— Pourquoi pas, après tout ? s'esclaffa Arbacès. Cela peut être divertissant !

— Certes, répondirent ses compagnons, mais à une condition : qu'en cas d'échec, cet impudent maraud périsse sous la torture !

— Je relève le défi, dit tranquillement Ulysse.

Et, d'un geste magistral, il expédia la flèche au centre de la cible.

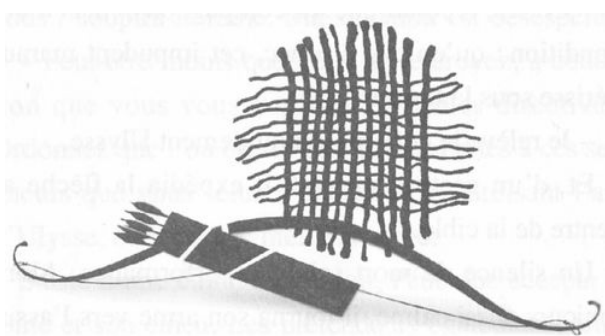
Un silence de mort salua sa performance. Alors, toujours aussi calme, il tourna son arme vers l'assistance et, à plusieurs reprises, tira.

Un homme tomba, puis deux, et les cris d'épouvante remplacèrent les rumeurs de beuveries.

— Hors d'ici ! ordonna l'archer aux survivants. Et annoncez partout qu'Ulysse est revenu !

Ce fut la débandade. Bientôt ne restèrent plus, dans la grande salle déserte, que les reliefs d'un banquet brutalement interrompu, des traces de sang sur le sol, et un couple enfin réuni.

L'histoire ne s'attarde pas sur les réjouissances qui scellèrent ces retrouvailles, mais dès le lendemain, Pénélope reprit sa tapisserie. L'ayant terminée, elle l'offrit à Athéna qui, en récompense, veilla à ce que rien, désormais, ne la séparât plus de son époux bien-aimé.



POSTFACE

LORSQUE J'AI COMMENCÉ à travailler sur ce recueil, j'ignorais encore si j'allais écrire un « Contes et récits », mettant en scène des couples célèbres ayant réellement existé – Pierre et Marie Curie, Napoléon et Joséphine, Louis Aragon et Elsa Triolet, pour ne citer qu'eux –, ou un « Contes et légendes », racontant ces belles histoires d'amour issues de la nuit des temps qui, de génération en génération, continuent à nous faire rêver, en dépit de leur aspect désuet et de leur évidente naïveté. En fait, cette seconde formule, au fur et à mesure de mes lectures, s'est imposée à moi. Pourquoi ? Tout simplement parce que j'ai écouté parler mon cœur. C'est lui qui a présidé au choix du thème, et c'est également lui qui m'a fait sélectionner telle histoire plutôt que telle autre. Je suis donc partie à la pêche aux émotions dans des livres venus des quatre coins du monde. Avais-je la larme à l'œil ? Un petit frisson de plaisir ? Ou, simplement, étais-je charmée, amusée, émerveillée, voire bouleversée ? Hop, je m'emparais du récit qui m'avait procuré de si agréables sensations, et je me plaisais à le réinventer, au travers de ma propre sensibilité.

De ces moments de pur bonheur sont nés les treize contes que vous venez de lire.

Comme on ne peut pas parler de l'amour sans évoquer immédiatement certaines grandes figures légendaires, vous y avez trouvé Roméo et Juliette – dont la tragique romance inspira à Shakespeare l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre – ou Tristan et Isolde – que Jean Cocteau a magistralement portés à l'écran, dans son film *L'Éternel retour*. Ainsi, de génération en génération, s'est-on plu à faire revivre ces personnages hors du commun, les transformant, les réinventant, enrichissant leur destin de péripéties, rebondissements et coups de théâtre. Que reste-t-il aujourd'hui de la vérité historique ? Pas grand-chose, sans doute. En revanche, consécration suprême, ils sont devenus des symboles et font partie intégrante de notre culture.

L'on peut en dire autant de certains héros de l'Antiquité. Le simple nom de Pénélope n'évoque-t-il pas immédiatement la constance conjugale, et celui d'Orphée, la recherche de l'Aimée même par-delà la

mort ? Quant à Éros... Le dieu de l'amour se devait d'être présent dans ce livre, d'autant que son étrange rapport avec Psyché (qui, en français, signifie « l'âme ») est, de nos jours, une métaphore psychanalytique ! La mythologie grecque regorge ainsi de couples sombres ou radieux qui, chacun, mettent en lumière une facette différente de la relation amoureuse. La sélection, vous pouvez me croire, a été dure !

Le choix fut plus simple en ce qui concerne les contes d'Asie, d'Afrique, d'Extrême-Orient ou d'Amérique latine, car seuls les plus connus sont parvenus jusqu'à nous. Ramesh et Chandra, héros populaires s'il en est, représentent, pour les petits Indiens, l'équivalent de notre Cendrillon. Les mésaventures de Wang et Tu-laï font rêver les enfants de Chine, le soir, avant de dormir. Ceux d'Afrique rient beaucoup au bon tour joué par Sia et Adou au démon Didi – bien que la vengeance de ce dernier fût terrible. Quant aux jeunes Tibétains, depuis des siècles, les malheurs de Dénid et d'Elzéar leur sont contés par leurs parents, comme preuve de la réincarnation.

N'est-il pas troublant de constater que, sous toutes les latitudes, l'amour, s'il répond parfois à des critères légèrement différents des nôtres, suscite toujours les mêmes bouleversements, les mêmes passions, et se traduit, en fin de compte, par des comportements identiques ?

Je pense que c'est la leçon qu'on peut tirer de ce livre – c'est celle que moi, en tout cas, j'en ai tirée. Lorsque deux êtres s'aiment, que ce soit dans la joie, la souffrance ou le combat, que leur relation soit paisible ou contrariée, qu'ils se cherchent à travers la douceur, la violence ou les larmes, on peut toujours s'identifier à eux. Face à ce sentiment universel et éternel, un homme est un homme, une femme est une femme, quelles que soient par ailleurs leurs origines, leurs coutumes, leur culture ou leur époque. C'est réconfortant, non ?

BIBLIOGRAPHIE

Contes, Charles PERRAULT, Postel éditeur, 1838.

Contes de fées, Mme D'AULNOY et Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, Postel éditeur, 1842.

Contes et récits d'Outre-Manche, S. CLOT, Fernand Nathan éditeur, 1914.

Contes persans, Jules D'ORSAY, Fernand Nathan éditeur, 1956.

La Légende dorée des dieux et des héros, Mario MEUNIER, Albin Michel, 1961.

L'Arbre à soleils, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1979.

L'Arbre aux trésors, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1987.

L'Arbre d'amour et de sagesse, Henri GOUGAUD, Le Seuil, 1992.

Le Diable ou le hasard, Pierre DE TAULIGNAN, Éditions de l'Atlantique, 1976.

Le Naufrage, Rabindranath TAGORE, Gallimard, 1958.

Les Mille et Une Nuits, traduction d'Antoine GALLAND, Flammarion, 1965.

Mystères et vent d'autan, Pierre DE TAULIGNAN, Éditions de la Pierre Sacrée, 1996.

Roméo et Juliette, William SHAKESPEARE, traduction de François VICTOR-HUGO, Le Cercle du bibliophile.

Mes remerciements tout particuliers à Pierre de Taulignan.